

CAUSERIE ARTISTIQUE

SALON DE 1859

(Deuxième article.)

PEINTURE. — M^{me} Henriette Browne. — MM. Benouville. — Baudry. — Ricard. — Flandrin. — Dubue. — Winterha ter. — Madrazo. — Helm. — Cabanel. — Rodakowski. — M^{me} Lapoter. — M^{me} de Rougemont. — MM. Hébert. — Hamon. — Gendron. — Toulmouche. — Heilbuth. — Herbster. — Delacroix. — Diaz. — Yvon. — Barrias. — Protas. — Jules Breton. — Troyon. — Français. — Daubigny. — De Curzon. — Lavielle. — Corot. — Villevalle. — Theodore Rousseau. — Wyl. — Ziem. — Eugène Lambert. — Chintreuil. — Kniff. — Joseph Stevens. — Isabey. — Antigna. — Bouguereau. — Gigoux. — Baron. — Comte. — Paul Huet. — Adolphe Leleux. — Achille Zo. — Pils. — Bellangé. — Jean Aubert. — Armand Leleux. — Lamorinière. — Hanoteau. — Palizzi. — Frère. — Louis Roux. — Jannot. — Saint-Jean. — M^{me} Hortensius Saint-Albin.

SCULPTURE. — MM. Clesinger. — Carpeaux. — Le Bourg. — Clère. — Franceschi. — Ludovic Durand. — Schiöder. — Valette. — Lequesne. — Guillaume. — Aublet. — Farcion. — Charles Ferrat. — Aizelin. — Le Père. — Chatrousse. — Destrez. — Lauriotti. — Lescorné. — Loison Ramus. — Truphème. — M^{me} Noémi Constant. — MM. Rouillard. — Oliva. — Carrier de Belleuse. — Dantan. — M^{me} Le Fèvre Deumier. — MM. Adam Salomon. — Desprey Iselin. — Michel Taluet.

C'est à madame Henriette Browne que je donnerai aujourd'hui la première place. Aussi bien, malgré quelques éloges toujours mitigés, la critique lui a-t-elle fait cette année moins de succès que le public. On dirait, lorsqu'une femme sort de la foule et se distingue, qu'on a besoin de lui faire payer son succès; tandis que le public, le vrai public, celui qui va au salon pour y chercher de bonne foi des sujets d'admiration, s'arrête devant les tableaux de madame Browne, les artistes et les juges lui lancent des éloges acérés qui font une piqure sous une caresse, et la mettent en parallèle avec quelques artistes hérisés et refusés, en lui donnant le dessous bien entendu. Mais, qu'importe? il n'en est pas moins vrai que *les Sœurs de charité* sont enviées par tous ceux qui ont pris des billets à la loterie de l'Exposition; quant à *la Toilette, une Sœur*, et *la Pharmacie*, ce sont des bijoux que tant et plus de gens de goût voudraient bien avoir dans leur cabinet.

Que madame Henriette Browne se préserve de la manière et reste naturelle; qu'elle conserve la solidité de sa peinture, et elle gardera la place qu'elle a con-

quise aux trois dernières expositions, c'est-à-dire une des meilleures parmi les artistes contemporains.

La *Jeanne d'Arc* de M. Benouville a encore un des succès les plus incontestés de l'Exposition. C'est bien une vraie paysanne inspirée.

Ici, point de mystique extase comme celle qu'enfantent la solitude du cloître, l'oraison et l'oisiveté. On voit bien que Jeanne est une forte fille des champs, aux bras robustes et accoutumés au travail. Elle garde ses troupeaux et file, sans rêver plus qu'il ne faut. Son esprit est simple et droit; elle a la foi du charbonnier. Aussi, quand les voix mystérieuses lui crient d'aller en France pour chasser les Anglais, c'est de l'étonnement surtout qu'elle ressent, presque de la terreur. Cependant sa vaillance s'éveille, et la quenouille tremble dans sa main qui va tenir une épée. Jamais, je crois, la vierge de Domrémy n'avait si bien trouvé son peintre.

Mais M. Benouville n'est plus là pour recueillir les éloges dus à ses œuvres. Il est mort au mois de février dernier, jeune encore et plein d'avenir. A côté de sa *Jeanne d'Arc*, on voit un tableau inachevé: c'est le portrait de sa femme et de ses deux enfants; un monument de deuil. — Nous avons encore du même artiste un bon tableau religieux, *sainte Claire recevant le corps de saint François d'Assise*.

M. Baudry, un jeune peintre auquel la critique a fait une réputation il y a deux ans, réputation exagérée certainement, qui se base surtout sur une sorte d'imitation des maîtres de la Renaissance, M. Baudry tâche de refaire le Primatice et le Corrège. C'est un beau rêve; mais pourquoi ne pas chercher plutôt à se faire une originalité? Il le pourrait, s'il en juge par le portrait de M. le baron Jard-Panvillier, que je préfère de beaucoup à la *Madeleine pénitente*, et même à la *Toilette de Vénus*. Il faut pourtant reconnaître, à propos de ces deux figures, que M. Baudry sait le secret de la grâce. Il a le goût qui fait choisir les proportions heureuses et les formes séduisantes. Mais la manière est près de la grâce, comme le Capitole de la roche Tarpéienne.

Pourquoi M. Baudry a-t-il exposé, par exemple, l'af-

freux petit museau d'enfant qu'il a intitulé *Guillemette*? — une mauvaise ébauche d'une fâcheuse idée. N'eserait-ce pas précisément, parce que cette débauche de pinceau a un certain air de pastiche? La belle affaire pour l'auteur du portrait de M. Jard-Panviller!

Puisque j'en suis à chercher querelle aux pasticheurs, il faut que je m'en preune aussi à M. Ricard. M. Ricard a une réputation de portraitiste que quelques belles œuvres lui ont méritée. A voir cependant les têtes qu'il expose souvent, on serait tenté de croire au hasard quand il réussit. Je vous engage, mesdemoiselles, à regarder le portrait de mademoiselle L. J., inscrit au livret sous le numéro 2565. En vérité, je veux absolument croire que ce portrait, dont les traits vont de travers comme ceux d'une tête en caoutchouc bien maniée, est une diffamation!

De beaux portraits qui resteront dans les familles comme des monuments, ce sont ceux de M. Flan-drin. Point de *manière*, point de pastiche; la vérité, vue par le côté noble et exprimée par un dessin franc et pur. Les modes suivies d'assez près pour ne point rendre les femmes excentriques aujourd'hui, et d'assez loin pour ne point les faire ridicules dans vingt ans.

A coup sûr les *merveilleuses* ne se contenteraient point de si peu de crinoline. Qu'elles aillent alors demander leur image à M. Dubufe, voire même à M. Winterhalter, si elles sont princesses, car M. Winterhalter ne peint que les très-grandes dames. Seulement leur visage, caressé peu à peu par le pinceau de ces artistes, arrivera à une grâce de convention qui leur ôtera toute individualité, pour les changer en figures de keapsake. Peut-être leurs contemporains les reconnaîtront-ils par à peu près. Mais leurs enfants et leurs petits-enfants ne verront plus au milieu de tant de gaze, de dentelles et d'atours vieillies, qu'une tête sans vie, sans lumière, sans accent.

M. Madrazo vient de mourir. C'était un portraitiste espagnol fort célèbre dans son pays, et dont nous avons vu à l'Exposition universelle les œuvres les plus estimées. Les portraits de M. Madrazo ressemblent à ceux de M. Dubufe, mais avec plus de caractère.

Une belle collection de portraits, c'est celle qu'expose M. Heim. Vous vous souvenez sans doute, mesdemoiselles, du beau succès de M. Heim à l'Exposition universelle? On l'avait oublié. — Tout à coup, en revoyant ses vieux tableaux, on s'est étonné; — on s'est dit: Quoi! la France possède un tel peintre et nous ne le savions pas? Il se cachait donc? — Hélas non! il ne se cachait pas. Mais les clameurs poussées par les séides des écoles à fracas empêchaient d'entendre son nom. C'est, presque forcé par ses amis, qu'il est allé décrocher aux murs des musées et des églises le *Martyre de sainte Julie*, la *Prise de Jérusalem*, la *Distribution des Récompenses après le Salon de 1825*.

Ce dernier tableau, dont toutes les têtes étaient des portraits, fit un effet singulier. Les contemporains trouvèrent tant de vie sur ces visages, maintenant pour la plupart détruits par la mort, qu'ils reconnurent dans l'auteur du tableau un de nos portraitistes les plus puissants. C'est ainsi que M. de Nieuwerkerke conçut l'idée de demander à M. Heim les portraits au crayon de tous les membres de l'Institut vivants. depuis quatre ans, M. Heim a travaillé à cette œuvre, qui conservera pour nos descendants l'exacte ressem-

blance des hommes illustres de la première moitié du dix-neuvième siècle.

Il faut citer encore parmi les meilleurs portraits du salon ceux de MM. Cabanel et Rodakowski.

J'ai accordé aux portraits un espace assez long, comparativement au peu d'étendue de cette revue du salon. Mais le portrait est, à mon sens, une des branches les plus intéressantes de l'art. C'est par le portrait que la peinture et la sculpture se rapprochent le plus de la vie et de la nature; et puis, je pense, mesdemoiselles, que celles de vous qui s'adonnent à la peinture doivent surtout aspirer à devenir portraitistes. Elles y peuvent atteindre, et je ne sais pas de but plus digne de leurs efforts.

Si la peinture à l'huile leur semble nécessiter une trop longue étude, si le pastel même exige un appareil trop embarrassant, elles peuvent se réfugier dans la miniature et se faire les émules d'Isabey père, de madame de Mirbel et de madame Herbelin. Un bon portrait en miniature est une œuvre inestimable en même temps qu'un bijou. Les plus précieux camées antiques ne valent pas mieux que certains médaillons des maîtres que je viens de nommer. Quelques collectionneurs possèdent des miniatures payées non au poids de l'or — ce serait dérisoire — mais au poids du diamant. Je vous signalerai les portraits de madame Lapoter parmi les meilleures miniatures. Madame Lapoter est élève de madame de Mirbel et prend à son tour des élèves.

Une femme de talent, qui était surtout portraitiste, vient de mourir. Je veux parler de madame de Rougemont, dont la perte est un véritable deuil pour l'art.

Mais en courant, la plume dévore l'espace, et cependant l'espace est court, tandis que les bons tableaux sont nombreux.

Les *Cervarolles*, de M. Hébert, occupent une des places les plus en vue du grand salon. Ce sont encore ces jeunes filles malades et fiévreuses des environs de Rome que M. Hébert s'est adonné à peindre. Il excelle à rendre leur type, à la fois si beau et si douloureux. *Rosa Nera à la fontaine* nous montre une autre étude du même genre. Mais je préfère les *Cervarolles*, dont l'exécution me semble meilleure, soit que les types soient moins exagérés, soit que les proportions du tableau conviennent mieux à la touche large de M. Hébert. Toutefois, je crois que M. Hébert, dont le talent est si sympathique, a assez caressé ce type souffrant de la *malaria*. Il nous doit autre chose.

M. Hamon, bien plus que M. Hébert, arrive à l'exagération d'un genre qui lui a valu de beaux succès. Il devrait voir cependant que le public goûte peu ses dernières peintures, singulièrement maniérées. On croit voir une sorte de charlatanisme dans l'affectation que met M. Hamon à peindre les accessoires en trompe-l'œil, tandis qu'il donne à ses personnages si peu de vie et de relief. On force l'attention une fois avec les excentricités, on l'attire une seconde en y joignant de l'esprit et de la grâce, mais il ne faut pas compter vivre là-dessus.

M. Gendron est sorti de la même école que M. Hamon et que M. Gérôme. Mais tandis que ses deux compétiteurs ont marché chacun dans une route si différente, il s'en est tenu au point de départ de l'école. Il n'a pas en tort, si l'on en juge par son succès mérité à l'exposition de cette année.

M. Toulmouche a été aussi un des adhérents du cé-nacle Gleyre, Gérôme, Hamon, Picou, Isambert, etc. On reconnaît sans peine ces messieurs à leur manière de peindre, bien que tous y aient ajouté leur accent individuel. Rien n'est curieux et attachant comme de suivre à travers les expositions le développement des talents partis à peu près du même point. On voit que l'un grandit en inspiration et monte jusqu'aux hautes régions de l'art; que l'autre se lance à corps perdu en pleine fantaisie; que l'autre descend en s'abandonnant à une trop grande facilité et disparaît presque de l'arène, tandis que quelques-uns tracent leur voie dans un sens moyen qui ne promet ni grands succès, ni grandes chûtes. M. Toulmouche est de ces derniers. Rien de joli cependant et de réussi comme ses tableaux de genre. *Le Château de Cartes*, particulièrement, est un bijou que chacun voudrait pouvoir emporter pour l'accrocher à la plus belle place de son salon. A beaucoup de vérité, M. Toulmouche a su joindre beaucoup de grâce, et jamais, je crois, le costume moderne n'avait été si bien interprété.

M. Heilbuth peint aussi des tableaux de genre qui comptent parmi les meilleurs du salon. Mais il affectionne plus particulièrement les sujets de la Renaissance, parce qu'ils lui fournissent un prétexte à jeter à profusion sur ses toiles, le brocart, l'or, la soie étincelante, les guipures merveilleuses et les décorations grandioses des palais italiens. Nous avons de lui cette année cinq toiles qui toutes ont du succès; citons principalement: *le Tasse à Ferrare*, et *Luca Signorelli, peintre florentin, contemplant son fils tué dans une rixe et apporté par ses camarades dans un couvent*.

A la dernière Exposition, M. Heilbuth a obtenu une seconde médaille. Je le trouve encore en progrès; sa peinture a plus d'éclat et le papillotage produit par l'ensemble des tableaux voisins ne l'écrase point comme il arrivait alors.

Le nom de M. Herbstoffer est nouveau, ou du moins les oreilles françaises ne sont point encore accoutumées à l'entendre. Cependant M. Herbstoffer cherche depuis longtemps une voie favorable à son talent, qui est réel. Cette fois il éveille l'attention avec de petites toiles microscopiques qui font aux Meissonier une vraie concurrence. Oserais-je dire heureuse? — Pourquoi pas? — On voit que l'artiste qui met dans un cadre de six pouces sa *Scène de la Saint-Barthélemy*, saurait au besoin en remplir dignement une bordure de dix pieds.

M. Eugène Delacroix a envoyé six tableaux au salon de 1859, et M. Diaz sept et deux portraits. Je signale principalement à votre attention la *Rebecca* de M. Delacroix, et l'*Amour puni* de M. Diaz.

Je ne vous parlerai pas, mesdemoiselles, des nombreux tableaux de batailles qui se déploient sur les murs du palais des Champs-Élysées. Beaucoup ont une valeur très-appreciée des maîtres, mais, sans doute, cette valeur vous toucherait peu; quant à moi, je confesse, à ma honte sans doute, que je ne puis pas m'y intéresser. Pourtant je me crois bon Français; je sens mon cœur battre aux bruits de guerre et s'enthousiasmer à la nouvelle d'une victoire. Je ne sais pas encore ce que j'éprouverais à l'annonce d'une défaite, — et j'espère bien ne le savoir jamais!

Mais la guerre m'intéresse quand le canon gronde et que le télégraphe apporte en trois lignes un bulletin de victoire; quand les colonnes des journaux sont

remplies de chroniques belliqueuses, que je vois dans les villes tout le monde attendre avec la fièvre l'heure des nouvelles, et dans les campagnes les paysans faire queue pour lire le *Moniteur* affiché aux portes des mairies. Voilà pourquoi j'ai lu les nouvelles d'Italie, mesdemoiselles, au lieu d'étudier les toiles de MM. Yvon, Barrias, Protais, etc.

Je vous ai dit que l'un des plus beaux succès du salon appartenait à M. Jules Breton. Si je n'écoutais que mes sympathies particulières, je dirais même le plus beau. M. Jules Breton est de cette nouvelle école qui nous a donné déjà Troyon, Daubigny et Rosa Bonheur. Il cherche avant tout la vérité et la vie. C'est un réaliste, puisqu'il faut l'appeler par son nom, mais un réaliste de la bonne école; un de ceux qui se contentent de peindre la réalité, sans chercher le laid.

Son *Rappel des glaneuses* est de ses quatre tableaux celui que je préfère. Tout y est vrai et vivant: depuis le garde champêtre qui, se faisant un porte-voix de ses deux mains, crie aux femmes de revenir, jusqu'à la lenteur des glaneuses, à leur muserie le long des guérets. Les reflets du soleil couchant sur les profils de celles qui se détachent en silhouette font illusion. On reproche à M. Breton les traits noirs qui marquent ses contours, et je crois en effet qu'il devrait les atténuer. Mais M. Breton a fait depuis quelques années des progrès merveilleux, et il suffit de voir le point où il en est arrivé pour être sûr qu'il en fera encore.

La Plantation d'un calvaire montre plus encore ces lignes noires. Il semble aussi que l'ensemble de l'œuvre manque de lumière. Mais tous les personnages ont le relief de la vie.

Chaque Exposition est un triomphe de plus pour M. Troyon. J'ai répété bien souvent, mesdemoiselles, que si la grande peinture était en décadence, à cette heure, dans l'école française, la peinture de genre, de paysage et d'animaux était arrivée à un point de perfection qu'elle n'avait encore atteint à aucune époque et dans aucun pays. Les Hollandais, avant nous, ont compris la nature rustique et le paysage. Mais nous les avons dépassés aujourd'hui, et M. Troyon est celui qui a poussé plus loin le progrès. *Le Retour à la ferme* et *le Départ pour le marché* sont deux œuvres de maître qu'on ne saurait trop étudier. On y sent la vraie campagne, saine, robuste et bienfaisante, la campagne du village et de la ferme, et non celle du parc et du château.

Celle-ci a pourtant aussi sa grâce et son mérite. Qui nous le démontre mieux, en général, que M. Français, le plus fin de nos paysagistes? Il est à regretter toutefois, que cette année il ait fait fausse route en abandonnant ses sujets ordinaires pour nous peindre un grand arbre solitaire dont on pourrait compter les feuilles..... si l'on avait beaucoup, beaucoup de patience.

M. Daubigny qui eut, si je m'en souviens bien, le triomphe du dernier salon, expose cinq paysages excellents et qui consoleraient presque un prisonnier de ne pas voir l'air et la verdure, s'il les trouvait accrochés aux murs de sa cellule. Pourtant, on parle moins de ses œuvres? Est-ce parce qu'on en a beaucoup parlé, ou bien parce qu'elles manqueraient d'attrait, de charme, de séduction? Je m'arrête à cette dernière hypothèse. M. Daubigny ne sait pas le secret du soleil.

Est-ce un paysagiste ou un peintre de genre que

M. de Curzon ? Voilà ce qu'on ne saurait dire au juste ; mais qu'importe ? M. de Curzon force l'attention en même temps que l'estime. Peut-être cherche-t-il encore une voie, mais il a trouvé le talent. Il a huit toiles au salon de cette année et toutes les huit attirent le regard.

M. Lavielle est depuis longtemps un des paysagistes estimés des amateurs. Mais soit hasard, soit aussi faute d'une qualité brillante, il restait au second plan comme jadis M. Daubigny. Il semble cette fois vouloir en sortir, et je ne m'étonnerais pas qu'au futur salon il arrivât tout à fait au succès.

M. Corot est toujours le maître aimé des poètes, celui qui ferait rêver des heures devant une ombre indécise, qui possède le charme et le grand art des enchanteurs. Il ne peint point la vraie nature paysanne, comme M. Troyon, ni la nature élégante comme M. François ; il peint des pays inconnus où dansent les nymphes, les sylphes et les gnomes, où s'ébattent les sylvains et les hamadryades. Voyez plutôt les paysages où il a placé *Dante et Virgile* et *Macbeth*. Voyez aussi celui qu'il intitule *Souvenir du Limousin*. Est-ce là le Limousin ? Non vraiment ! pas plus que la Bretagne ou la Normandie. Mais c'est un pays où l'on voudrait être le soir, au crépuscule, en rêvant des contes de fées. Mille apparitions charmantes semblent se succéder sous l'ombre des arbres au bord de l'eau ; on dirait que le batelier, au bonnet rouge, qui détache sa barque du rivage, part pour un nouveau monde ; et l'on voudrait le suivre sans regarder derrière soi.

Un peintre d'avenir, qui procède en même temps de M. François et de M. Corot, c'est M. Villeveille. Je pourrais dire aussi qu'il procède de M. Cabat, si je m'arrêtais spécialement à son tableau intitulé *Mélancolie*. La vérité est qu'il a une manière, un tempérament, pour me servir d'une expression de l'argot artistique, qui rappelle à la fois ces trois maîtres.

M. Théodore Rouseau a fort occupé de lui il y a quelques années. Il est un de ceux qui ont cherché au paysage des voies nouvelles sous le feu de la critique absurde des uns et des éloges exagérés des autres. Aujourd'hui on ne guerroyait plus beaucoup à son sujet. La palme du succès est à d'autres. Il peut dire toutefois :

Et si de l'obtenir je n'emporte le prix,
J'aurai du moins l'honneur de l'avoir entrepris.

Citons encore au nombre des paysagistes et peintres d'animaux, qui sont en possession de la faveur publique, MM. Wyld, Ziem, Eugène Lambert et Chintreuil.

L'école belge continue à tenir un bon rang à nos Expositions, et M. Knyff, qui marche sur les traces de M. Troyon, en est cette année le premier représentant.

Parlerai-je encore des chiens de M. Joseph Stevens ? Ils sont connus, connus, connus. Mais en les regardant après les tableaux de M. Knaus, vous ferez une idée très-exacte, mesdemoiselles, des différences qui distinguent la peinture creuse de la peinture solide.

L'*Incendie du steamer Austria* est une scène terrible et palpitante, comme toutes ces scènes de mort qui ont la mer pour théâtre. Cependant l'impression qui saisit à son aspect n'est pas une impression d'effroi. Ce serait plutôt un éblouissement, tant les

couleurs crient ; les détails aussi nuisent à l'ensemble. Je voudrais voir ce grand épouvantement s'envelopper dans une harmonie plus sévère. Toutes ces vies humaines prises entre le feu et l'eau, ce navire qui va s'abîmer dans le gouffre, font naître des pensées austères. Pourquoi, à l'œil, produisent-elles des papillotages qui font songer à l'effet que donneraient beaucoup de petits morceaux de papier de couleur secoués dans un kaléidoscope ?

Voilà, il me semble, la principale critique qu'on peut faire du tableau de M. Isabey. La couleur qui frappe les yeux est une belle chose, mais la couleur qui saisit l'esprit en est une plus belle encore. De lacroix, le maître des coloristes modernes, a fait *les Femmes d'Alger* et *le Dante aux enfers* ; celles de vous qui habitent Paris, mesdemoiselles, peuvent facilement voir ces deux tableaux : ils sont au musée du Luxembourg.

A propos de tableaux sombres et à effet douloureux, il faut citer ceux de M. Autigny, un réaliste, qui semble avoir pris à tâche de ne représenter que des scènes d'incendies, d'inondations ou de guerres civiles ; puis *le Jour des morts*, de M. Bouguereau, et une *Arrestation sous la Terreur*, par M. Gigoux. Et à propos de tableaux agréables, ceux de MM. Baron et Comte, et les panneaux décoratifs de MM. Paul Huet et Adolphe Leleux.

J'ai encore à vous parler, mesdemoiselles, de toute la sculpture. Il faut donc que, bien malgré moi, je cesse de vous désigner les tableaux remarquables du salon de 1859, quand j'aurais encore tant à dire. Cependant, comment passer sous silence les noms et les œuvres de MM. Achille Zo, l'auteur de la *Halte de contrebandiers en Espagne*, un des meilleurs tableaux de la loterie de l'Exposition ; Pils et Bellangé, qui ont peint des scènes militaires pleines d'impression, comme le *Défilé des zouaves dans la tranchée* et le *Salut d'adieu* ; Jean Aubert, qui expose un bijou : *Réverie* ; Armand Leleux et ses *Intérieurs suisses* ; Lamorinière et Hanoteau, qui nous donnent d'excellents paysages ; Palizzi, un de nos meilleurs peintres d'animaux ; Frère, dont tous les petits tableaux d'intérieur ont un si bon cachet de simplicité ; Louis Roux, dont le *Michel Montaigne* est un bijou que M. Rothschild a bien fait de choisir pour son écrin artistique, et Janmot, de Lyon, qui a fait une excellente étude des maîtres de la renaissance italienne ?

Mais vous vous intéressez aussi aux peintures de fleurs ? Il y en a beaucoup, et d'excellentes. Parmi les meilleures, je distingue celles de M. Saint-Jean et de madame Hortensius de Saint-Albin.

La sculpture n'est pas riche cette année, malgré l'abondance des œuvres. Je veux dire que ces figures réussies, qui dominent une Exposition et font date dans les annales de l'art, manquent absolument.

Nous avons cependant plusieurs statues de M. Clesinger, qui est revenu de Rome avec toute une cargaison de types romains. Il en a même rapporté des tableaux qui peuvent faire dire que sa peinture est d'un sculpteur, tandis que sa sculpture est d'un peintre. Je ne fais pas seulement allusion ici au coloriage des marbres que M. Clesinger renouvelle des Grecs ; mais, tandis que sa peinture est sans relief et sans chaleur, ses marbres sont fouillés, tourmentés, vernis par tous les procédés connus et inconnus. Par endroits il sait leur donner la transparence de l'albâtre ou de la cor-

naline; par d'autres, l'aspect mat etivoirin de la chair. L'adresse à travailler le marbre est, je crois, la meilleure partie du talent de M. Clesinger, et je ne sais trop s'il obtiendrait un succès avec de la pierre ou du plâtre.

En effet, ce n'est pas la forme que M. Clesinger rend avec perfection, c'est la chair. Or, le marbre seul, par la magie de sa transparence lactée, se prête à l'illusion. Que l'on se représente, par exemple, sa *Zingara* en plâtre? elle sera lourde; et sa *Sapho* en pierre? elle sera froide.

L'exécution de M. Clesinger est adroite au suprême degré. Il sait produire des effets étonnants avec du marbre; comme certains peintres avec un frottis et quelques touches savent faire un tableau; comme certaines femmes avec quatre chiffons savent se parer. Mais son habileté n'est pas de la perfection, il ne faut pas s'y tromper.

Est-ce à dire que M. Clesinger ne soit pas un des sculpteurs les plus justement célèbres de ce temps? Non, certes! Il est fougueux comme Rubens, et comme Rubens il a ses grandeurs et ses faiblesses. Il a une individualité bien tranchée, et, plus que jamais aujourd'hui, l'originalité est rare en sculpture.

La *Sapho* est je crois son œuvre la plus importante. Elle est presque entièrement colorée. Vous savez sans doute, mesdemoiselles, que ce coloriage du marbre n'est point une innovation. Les Grecs faisaient de la sculpture polychrome; tandis que les Romains mettaient souvent à leurs bustes des yeux d'argent ou d'onyx, des bijoux et des habits d'or et de marbres de différentes couleurs; nous en avons bien des exemples au musée. Le coloriage des Grecs a laissé moins de traces; mais il en existe pourtant des preuves évidentes. M. Clesinger emprunte à la fois pour ses bustes et ses figures, aux uns la teinte, aux autres le mélange des matières. Il obtient des effets bizarres plutôt qu'heureux. D'autres avant lui ont essayé de ressusciter la sculpture polychrome; Pradier lui-même n'a pas dédaigné ces essais. Jusqu'à présent toutefois ils n'ont pas eu de succès parmi nous, qui sommes habitués à admirer les belles figures antiques telles que les siècles nous les ont léguées.

Ce badigeonnage sur le marbre semble irrespectueux; c'est comme si l'on mettait du rouge et des mouches à la Vénus de Milo ou à la Polymnie.

En général, les parties de nus de la *Sapho* sont extrêmement soignées et réussies. Je citerai surtout les bras, et particulièrement le bras droit qui est un modèle d'élégance et de finesse.

J'aime moins la *Zingara* et sa nature lourde et massive. Constatons un type, et non point une beauté.

Outre ces deux figures, nous avons encore de M. Clesinger une statuette : la *Jeunesse de Sapho*, quatre têtes d'études, et un taureau de marbre, spécimen de ceux de la campagne de Rome. Voilà, j'espère, une exposition complète, et où le célèbre artiste nous paie son arriéré!

Le *Jeune Pêcheur*, de M. Carpeaux, élève de l'Académie de France à Rome, est une de ces figures d'étude qui plaisent aux gens d'un goût pur et sévère. Je ne crois pas me tromper en disant que cette figure, déjà remarquée parmi les envois de Rome, est l'œuvre la plus complète et la plus irréprochable de l'exposition de sculpture.

Je placerai après, la *Vierge gauloise*, de M. Le

Bourg, une figure svelte et élégante dont les profils sont tous heureux; une œuvre, enfin, qui sera comptée à son auteur.

C'est peut-être une excellente étude que la *Vénus agreste* de M. Clère; et pourquoi dire peut-être? Mais elle prouve une fois de plus que l'élégance est une des lois premières du beau. Cette grosse Vénus déplaît. Elle est lourde et trop courte. L'ampleur des formes n'est point un défaut, surtout en sculpture, et rien ne le démontre mieux que la *Vénus de Milo*. Mais ici la charpente du corps répond à l'exubérance des formes, tandis que la *Vénus agreste* semble une petite femme mignonne qui a trop engraisé. Elle est *boulotte*.

Au contraire, l'*Andromède*, de M. Franceschi, a un caractère de force, de grandeur et de simplicité, qui sied bien à un aussi vaste morceau de pierre; tandis que la *Filèuse*, de M. Mathurin Moreau, est une jolie et mignonne figure faite pour décorer un salon.

Le groupe que M. Ludovic Durand a intitulé la *Malaria* s'agence bien et rend une idée touchante. Mais les proportions un peu colossales de l'œuvre lui nuisent. Il semble que la sculpture doive réserver ces dimensions pour représenter les dieux et les héros, ou pour rappeler les grands actions de l'histoire. Une paysanne qui pleure sur son enfant n'est point une Niobé.

Lors de la dernière exposition, en 1857, je vous ai parlé, mesdemoiselles, de la *Chute des feuilles*, de M. Schröder, et du *Semeur d'ivraie*, de M. Valette. Ces deux statues remarquables, qui étaient alors en plâtre, reparaissent cette année, l'une en marbre, et l'autre en bronze.

M. Lequesne, dont les envois comptent toujours parmi les plus remarquables, expose deux figures et plusieurs bustes fort ressemblants; la première figure : *Jeune Fille pesant des amours*, est un bronze élégant et fin; la seconde est une statue du *Maréchal Saint-Arnaud*, destinée aux galeries de Versailles.

Je regrette beaucoup de n'avoir pu voir ni le *Napoléon I^{er}*, de M. Guillaume, ni son *Colbert*. M. Guillaume est un de ces artistes rares qui ont voué un culte à leur art. Je recommande à celles de vous, mesdemoiselles, qui habitent Paris, d'aller voir les bas-reliefs qu'il a sculptés pour le Chemin de la Croix de l'église Sainte-Clotilde.

Parmi les bonnes figures qui nous restent à voir au salon, il faut distinguer un *Jésus enfant*, de M. Aublet; la *Mère présidant à la naissance intellectuels*, de M. Farochon; un *Cyparisse pleurant la mort de son cerf*, de M. Charles Ferrat; une *Nyssia*, de M. Aizelin, et une autre *Nyssia* ou *Lyssia*, de M. Le Père; la *Résignation*, de M. Chatrousse, bonne et religieuse inspiration; une *Suzanne*, de M. Destrez; la *Pensiero*, de M. Lanzirrotti; un *Bacchus enfant*, de M. Les-corné; une *Pénélope* et une *Sapho*, de M. Loison; un *David*, de M. Ramus; et la *Réverie*, de M. Truphème.

Madame Noëmi Constant a envoyé un bas-relief en plâtre qui représente un *Génie des Sciences*. Ce bas-relief est le modèle d'un de ceux qu'elle a exécutés au Louvre, dans l'escalier de la Bibliothèque. Neuf petites photographies des autres bas-reliefs donnent une idée de ce travail, qui ne renferme pas moins de vingt-quatre figures d'enfants plus grandes que nature.

M. Rouillard a également envoyé le modèle d'un des groupes d'animaux qu'il a exécutés en bronze

pour la cour des écuries au Louvre. M. Rouillard est un de nos bons sculpteurs d'animaux, le meilleur après Barye, et ses groupes de la cour du Louvre lui feront particulièrement honneur. Il met à ses études une grande bonne foi, à son travail une grande conscience. Il ne sacrifie pas la vérité à la convention, ni les muscles aux poils ou aux plumes de ses bêtes. Barye fait plus grand que la nature, M. Rouillard fait la nature même.

Mais, de toute l'exposition de sculpture, la partie qui est le plus spécialement en progrès, c'est celle du portrait. Nous sommes à une époque où l'on cherche avant tout la vérité dans les arts. En littérature, on ne veut plus de vers ni de fictions poétiques; les livres à succès sont ceux qui racontent la vie réelle et palpitante; en musique, on recherche les maîtres dont les compositions frappent les sens plus que l'esprit; en peinture et en sculpture, le succès aussi est aux *réalistes*. — Mais entendons-nous, aux vrais réalistes, et non à ceux qui, ayant appliqué ce mot spécialement à la laideur et à la grossièreté, en ont fait une injure.

C'est ainsi que le buste revient aux traditions de la vieille école française, du temps de Caffieri, de Lemoine et d'Houdon. A force de pétrir la glaise et de fouiller le marbre, on arrive à leur faire rendre l'expression même de la vie. Les règles immuables du *beau* renferment exclusivement la sculpture statuaire dans des types dont elle ne peut sortir sans tomber dans le grotesque; mais lorsqu'il s'agit de faire un portrait, toutes les règles disparaissent. Réussissez n'importe par quel moyen; faites ressembler, voilà tout ce que l'art demande. Que l'esprit de votre modèle passe sur ce masque de marbre ou de bronze, et vous aurez fait un chef-d'œuvre.

Mon opinion est donc, mesdemoiselles, qu'il faut juger la sculpture statuaire et la sculpture de portrait d'après un point de départ entièrement différent. Dans une statue, je cherche d'abord le *beau*. Dans un buste, ce que je veux avant tout, c'est le *véral*.

Les meilleurs portraits que nous ayons cette année sont signés des noms de MM. Oliva, Carrier de Belleuse, Dantan; de madame Le Fèvre Deumier; de MM. Adam-Salomon, Desprey, Iselin, Michel et Taluet.

M. Oliva compte maintenant ses succès par années d'exposition. Son portrait de M. de Mercey vaut les meilleurs de nos vieux maîtres. Celui de M. Baube est également excellent. Je n'aime pas cependant que les cheveux se détachent trop de la tête comme dans le portrait de M. de Mercey. On a beau faire des trous dans le marbre ou le découper, on n'arrive pas à donner de la légèreté aux cheveux. Il me semble que le meilleur parti pour leur donner du *flou* est encore de les rassembler en grosses masses.

Je crois que M. Carrier de Belleuse est un nouveau venu de l'art; au moins n'avais-je jamais remarqué ni son nom ni ses œuvres. Cette année, ils ne peuvent passer inaperçus. Le groupe de *Jupiter et Hébé* et la *Mort du général Desaix* sont deux morceaux de mérite, dont j'aurais certainement parlé plus haut dans le compte rendu des statues, si je ne m'étais réservé de faire surtout à M. Carrier de Belleuse la part qui lui revient comme portraitiste.

Le buste du docteur Verdé de l'Isle est une terre cuite comme on n'en fait plus depuis un siècle. Je ferai seulement à M. Carrier une observation: son modèle est marqué de la petite vérole, dont les traces sont parfaitement rendues; or, ce même modèle est vêtu d'une draperie très-trouée; pourquoi? Il fallait une draperie unie pour faire opposition à son masque.

Le buste de M. Eugène P... vaut celui du docteur Verdé. De mauvais plaisants pourraient dire à ce propos que M. Carrier de Belleuse prend la spécialité de peindre les gens grêlés; mais qu'importe? ne vaut-il pas mieux faire un bon portrait, en reproduisant un léger désavantage physique du modèle, qu'un buste froid et sans vie dont le but semble être de ramener un visage quelconque à tel ou tel type connu?

M. Dantan est un maître dont la réputation n'est plus à faire, et dont le talent marche avec l'époque. Nous avons de lui trois portraits: ceux de MM. Bineau, ancien ministre des finances; Velpeau et François Mathieu.

Le nom de madame Le Fèvre Deumier n'a jamais signé que des œuvres marquées au coin d'une vraie supériorité. Mieux que personne, elle sait faire passer sur ses visages de marbre ou de bronze un reflet de l'âme de ses modèles. Le buste de M. Alfred Busquet est un des meilleurs du salon, et je n'ai trouvé à aucun des portraits de S. M. l'Impératrice Eugénie la douceur, la finesse et l'élégance que madame Le Fèvre Deumier a su mettre dans le sien.

M. Adam-Salomon cherche, je crois, le caractère plus que la vie dans ses portraits. Ce sont des morts illustres ou des poètes inspirés qu'il nous représente: madame Delphine de Girardin, M. de Lamartine, puis une jeune fille enthousiaste comme une muse, miss Emelia Julia. M. Adam-Salomon expose, outre ses bustes, un de ces médaillons comme lui seul sait les faire, le portrait de madame Fr. S.

Le buste de M. François Bullier, par M. Desprey, vaut ceux de M. Oliva. Celui du docteur Bélouin, par M. Taluet, est d'une ressemblance et d'une vie remarquables. Ici encore l'intelligence rayonne à travers la matière inerte. Pour terminer mon choix parmi les bons portraits, il me reste à citer celui du docteur Magne, par M. Michel, et le buste de Picard, par M. Iselin.

En somme, comme je l'ai dit au début de cette revue, le salon de 1859 est un des meilleurs que nous ayons eus depuis longtemps. Il constate, une fois de plus, que la France est toujours à la tête de l'Europe artistique, et que les artistes français vont de l'avant dans la voie du progrès. Toutes les écoles ont acquis chez nous un degré de supériorité qui dépasse les écoles étrangères. Il est bien entendu que je parle du présent et non du passé. Ainsi, l'école de M. Ingres n'a pas encore atteint Raphaël, les coloristes n'ont point vaincu les Vénitiens au temps de Titien et de Véronèse, et les réalistes, qui sont cependant aujourd'hui les plus forts de l'école française, ne surpassent ni Rubens, ni ses élèves, la gloire de l'école flamande. Toutefois, il faut dire que cette tendance de l'art cherche des effets nouveaux et ne se traîne à la remorque d'aucun maître. Elle cherche, elle tâtonne, mais souvent elle trouve. L'avenir lui appartient.

CLAUDE VIGNON.

VOYAGE EN HONGRIE

(Suite.)

On a dit souvent que la vie est un voyage; on peut avec autant de vérité retourner la comparaison, et dire qu'un voyage est la vie en raccourci; au début, on est gai, confiant, aimable pour tous ceux que l'on rencontre, parce qu'ils peuvent servir à l'agrément de la traversée; puis les illusions s'envolent une à une, le but se rapproche; on retranche, peu à peu, les frais que l'on faisait pour paraître sous un aspect favorable; les liens se dénouent, l'indifférence reprend ses droits, et glace graduellement ces rapports, qui, durant quelques jours, ont été si chaleureux. Hier on prenait ses repas en commun, on faisait ensemble des lectures d'œuvres sympathiques, on échangeait toutes les superfluités dont on s'était pourvu, en prévision des privations du voyage; aujourd'hui on s'aborde froidement, demain on se saluera à peine. Nous avons subi la loi commune; la traversée va finir, nous voici en vue de Pesth;— chacun rentre dans les habitudes de la vie civilisée; comme on n'a plus besoin de son voisin, on ne s'en occupe plus, on ne le connaît plus; on cherche ses effets, on rassemble ses malles — et, au moment de descendre à terre, on ne se souvient plus que du grand axiome social : chacun pour soi.

Buda-Pesth est la digne capitale de cette nation hongroise, si jeune malgré son antique origine. La caducité n'a point succédé chez ce peuple aux luttes orageuses qui remplissent son passé, et cette particularité est figurée symboliquement par ces deux villes si distinctes, et qui représentent si fidèlement les aptitudes et les besoins de leur époque. Cette fière forteresse de Bude est la ville militaire par excellence, et les palais des chefs hongrois, dont les noms ont retenti sur tous les champs de bataille où se sont jouées les destinées de la patrie, se serrent autour de cette citadelle, si disputée, prise, et reprise dans des flots de sang. Pesth, à son tour, est la ville de l'époque, commerçante et industrielle; elle s'est élevée dans la plaine, car elle n'avait pas besoin, comme Bude, de songer à se défendre en se plaçant au haut d'une montagne; elle s'est étendue sur les bords du Danube, qui lui apporte la richesse et le bien-être de son port qui relie deux continents, et attend avec sécurité les grandeurs que lui assure cette position magnifique. Dès aujourd'hui son importance est extrême, et attestée par le mouvement incessant qui se produit autour des entrepôts, construits à proximité des embarcadères; les chariots y apportent des comitats les plus éloignés les grains, le vin, le tabac, tous les produits variés de cette terre, dont la fertilité rappelle celle de Chanaan, et de fait, j'ai vu sur le port une grappe de raisin si prodigieuse, que deux paysans robustes la soutenaient avec peine sur un pieu, posé sur leurs épaules; cette grappe ne pouvait provenir que d'un

cep de vigne originaire de la terre promise, et apporté, qui sait? par les Maggyars émigrés du Turkestan.

M. de Metternich disait avec une certaine ironie : *Ces Hongrois croient avoir inventé le Danube!* S'ils ne l'ont point inventé, ils ont du moins perfectionné la manière de s'en servir, au delà peut-être des prévisions de ce diplomate, et c'est là un titre glorieux, dont la nation hongroise a raison de s'enorgueillir. Dans cette époque où tout aboutit brutalement à une question de chiffres, on comprend l'importance qu'attache une nation à tout ce qui peut augmenter et assurer une prospérité commerciale, qui, la reliant aux intérêts de tous les États, lui garantit leur attention et leur sollicitude.

Ce n'est pas seulement au point de vue industriel, que l'examen de cette double capitale est intéressant. Pesth, la ville moderne, riche, élégante, aux rues bordées de magasins, où viennent s'étaler toutes les richesses de la vie civilisée; Bude, sur sa montagne, sombre, sévère, entourée de toutes les petites villes, qui, ne pouvant s'élever à ses côtés, sont venues se placer à ses pieds, et lui font un tapis vivant; les îles riantes du Danube, si large entre les deux villes; les montagnes qui environnent la vieille capitale, composent un tableau digne d'être examiné, décrit et reproduit. De tous les points où l'on peut se placer, pour admirer les diverses parties de ce panorama, il n'en est point de plus favorable que la montagne, communément appelée le Blocksberg, qui se dresse à pic au-dessus du fleuve, et domine tous les environs. Pesth, et ses belles maisons blanches et neuves; Bude, et ses vieux palais, noircis par le temps et la poudre, sillonnés par les balles, gardant orgueilleusement dans leurs cicatrices les boulets qui y sont incrustés, et qui témoignent d'un passé, sinon toujours heureux, du moins toujours héroïque; ces rues étranges, à rampes escarpées, que l'on gravit à l'aide de degrés vermoulus et chancelants; les bateaux à vapeur et les barques se croisant avec une activité incessante, ressemblent, de cette élévation qui les amoindrit sans les confondre, et qui permet d'embrasser à la fois l'ensemble et les détails, à des jouets étala par des enfants de géants, sur un espace digne de leur taille.

Bude est construit sur plusieurs montagnes reliées entre elles, à mesure que le besoin s'en est fait sentir, par des passages dont la fréquentation nécessite presque, surtout vers le Blocksberg, l'expérience et l'adresse des chasseurs de chamois; ce sont des galeries qui s'élancent par-dessus les petites villes modestement groupées hors de l'enceinte de Bude; des escaliers vertigineux, raides, terribles à monter, effrayants à descendre, mais qui rachètent les difficultés de l'ascension, par une succession de tableaux

admirables dans leur diversité : des campagnes riantes, fertiles, des forêts épaisses, sombres; puis, sans compter presque toutes les petites villes, portant un nom d'archiduc ou d'archiduchesse, la Joseph-Stadt (1), la Christinen-Stadt (2), la Wasser-Stadt (3), la mieux nommée de toutes, à coup sûr, puisqu'elle est presque constamment inondée, ces deux capitales, séparées par l'un des plus beaux fleuves de l'Europe, et bientôt unies par un pont actuellement en construction, et dont la principale arche s'élève déjà, d'un air dominateur, au milieu de l'eau, comme un arc de triomphe dédié à la puissance de l'industrie.

Les montagnes sur lesquelles Bude est construit recèdent de grandes forces volcaniques, dont témoignent les nombreuses sources sulfureuses, qui jaillissent si abondamment de leurs flancs; c'est probablement à ces sources que Bude doit son nom. Les Romains et les Turcs, ces deux peuples conquérants, si amateurs des eaux thermales, ont eu pour Bude une prédilection particulière. Les premiers l'avaient appelée *Aquineum*, pour rappeler les eaux thermales dont elle était en possession, et le nom qu'elle porte aujourd'hui a la même source. J'espère que tu ne m'attribues aucune arrière-pensée de jeu de mots? Revenons-en aux étymologies; j'ai pour ces recherches un culte réel, quoique atténué par l'impossibilité de s'y livrer sans une énorme masse de connaissances. Suivre la pensée des différents âges, des différentes races, dans la transformation d'un mot; rapprocher les parentés, retrouver la communauté des habitudes, dans l'analogie des termes, tout cela doit constituer un travail qui offre un intérêt toujours nouveau. *Woda*, en langue slave, signifie *Eau*, et comme les races slaves transforment aisément le *W* en *B*, on a fait de ce mot celui de Buda; les Allemands, à leur tour, ont pu contribuer à cette designation, en donnant à cette ville le nom de *Baden* (bains) qu'ils attribuent indistinctement, uniformément, à toutes les villes en possession de sources, et le mot allemand aura fusionné avec le mot slave. Ainsi dans le nom seul d'une ville, la science de l'étymologie nous fait découvrir les traces de toutes les dominations qui se sont succédées en se superposant, comme les couches de terrain apportées par les grands cataclysmes de la nature.

L'agitation permanente, qui caractérise Pesth, cette ville si animée, est encore augmentée par la prochaine réunion de la diète. Les députés qui s'y rendent affluent de tous les points de la Hongrie. Cette diète, convoquée tous les trois ans, se compose de deux chambres; la première a pour président le palatin, et ses membres sont élus parmi les prélats et les nobles, qui sont magnats de Hongrie, soit par droit de naissance, soit en raison des fonctions qu'ils remplissent. La deuxième se compose de deux députés par chacun des cinquante-deux comitats qui divisent la Hongrie, — ils sont élus par la noblesse; — de deux députés par ville libre, et enfin des députés, mandataires des magnats qui, ne pouvant se rendre personnellement à la diète, se font représenter, sans que, pour cela, leurs représentants aient le droit de siéger à la chambre haute.

- (1) Ville de Joseph.
(2) Ville de Christine.
(3) Ville d'Eau.

Les villes libres sont des communes fondées par des colons allemands, saxons et flamands, qui, en retour et en reconnaissance des industries et des sciences utiles qu'ils introduisaient en Hongrie, obtinrent certains privilèges pour les établissements qu'ils fondaient, et qui devinrent peu à peu des villes florissantes; elles sont représentées à la diète, comme je viens de le dire, possèdent des prés, des vignes, des immeubles de toute nature, ont le droit de choisir leurs magistrats, et exercent la juridiction criminelle.

Le peuple hongrois est d'une stature peu élevée, son visage basané est éclairé par des yeux noirs et perçants, et ce visage est toujours orné d'une formidable paire de moustaches noires, assez longues quelquefois pour être nouées derrière la tête; l'expression de ses traits est plus qu'énergique, elle est dure, et souvent féroce. Son origine asiatique a laissé des traces visibles dans son costume, et se retrouve surtout dans sa coiffure; en roulant les bords de son large chapeau, et en les relevant autour de sa tête, il en a fait presque un turban; ce chapeau est invariablement garni d'une aigrette de plumes; les moins ambitieux, les plus pauvres, ne pouvant cependant se décider à supprimer cet ornement, le figurent par une plante, à rameaux très-déliés. Le paysan laisse flotter sa chemise par-dessus de larges pantalons bouffants, et porte sur son épaule, d'un air délibéré, sa petite veste brodée. Quant aux classes supérieures, elles conservent aussi une certaine tradition nationale dans leurs vêtements; un Hongrois ne sera jamais habillé comme tout le monde; il ne peut se passer de tuniques en velours, de toutes couleurs, galonnées d'or ou d'argent, de toques emplumées, de sabres recourbés, suspendus à la ceinture; les plus modestes, ceux qui veulent civiliser et châtier le goût un peu trop théâtral de la nation, ne peuvent cependant se résoudre à supprimer complètement les broderies; seulement ils adoptent les couleurs foncées, et imposent l'uniformité de nuances aux ornements qui décorent leurs vêtements.

S'il en juge d'après moi, le premier soin de tout voyageur est d'aller examiner la physionomie extérieure du lieu où il débarque, de visiter les édifices, les musées, non parce qu'ils sont signalés par tout honnête *Guide du voyageur*, connaissant bien son métier, mais quoiqu'ils le soient. On ne peut, quelque aversion systématique que l'on professe pour ces manuels, qui intimement l'admiration et notent le degré auquel elle doit atteindre, négliger entièrement leurs indications, si méthodiques, si antipathiques qu'elles soient, car il faudrait alors fuir la galerie de Dresde, éviter la cathédrale de Cologne, et tout ce que l'art humain a créé de chefs-d'œuvre sur tous les points du globe; aussi je procède en voyage avec mon Guide-Richard, comme un élève ennuyé, mais docile, avec un maître ennuyeux, mais nécessaire; je me hâte de suivre ses indications, puis, quitte envers le devoir, je rentre en possession de mon individualité, je reviens à ma guise, j'explore au hasard, et, moyennant la docilité première avec laquelle j'ai accepté les renseignements de mon Guide, sans me laisser conduire entièrement par la fantaisie, je ne cours point le risque de passer sans le voir près de quelque chef-d'œuvre, ou de quelque paysage digne d'admiration.

Le deuxième besoin de tout voyageur, toujours si

j'en juge d'après moi-même, est, lorsqu'on a subi pendant quelques jours cette existence d'auberge, si vide, si banale, si solitaire, malgré son agitation apparente, de chercher à renouer la vie présente à la vie passée; alors on se souvient de ceux que l'on a connus; on va prendre dans son portefeuille les lettres de recommandation qu'ils vous ont remises, et qui permettront de parler d'eux; on ouvre ses malles, on en retire des vêtements, marqués, hélas! grâce à une trop longue pression, de ces plis indélébiles qui vont vous dénoncer comme voyageuse aux premiers pas que vous ferez dans la rue; on les met en soupirant, et l'on va à la recherche de ses semblables. C'est ce que nous avons fait aujourd'hui; nous avons envoyé et porté quelques lettres de recommandation, en retour desquelles nous avons reçu des visites et des invitations. Comme les mœurs allemandes déteignent un peu sur cette partie de la Hongrie, si voisine de l'Autriche, on nous a priées à un *café au lait*. C'est une copieuse collation, composée d'abord, comme l'annonce son titre, de café, de crème, de gâteaux de toute dimension, et de toute espèce, puis de thé, de sirops, de compotes, et même de poulets rôtis. Juge de mon effroi! Nous avions diné à deux heures, et il en était à peine quatre!

Madame B... notre hôtesse, était hongroise, et veuve d'un député, qui était, dit-on, un orateur fort éminent; elle connaissait tout ce que la littérature contemporaine a produit de remarquable en France, et, portant dans ses goûts cet esprit d'opposition si répandu dans son pays, elle tenait essentiellement à posséder tout ce que la censure autrichienne autorisait à regret, et dispensait d'une main avare. Du reste, il faut bien le dire, il n'est rien de tel que d'être éloigné de Paris pour se trouver au courant de tout ce qui s'y passe; tous les yeux sont tournés vers ce

point du globe, aucun détail n'échappe à l'attention qu'il excite, et dans maint village obscur d'un pays éloigné, on trouve des campagnards plus au fait des événements de la vie parisienne, que bien des Parisiens entraînés dans le courant de cette vie.

Les convives de M^{me} B... étaient peu nombreux; parmi eux, se trouvait l'un des rédacteurs du *Pestherlap*. Le jour tombait; les visiteurs s'éloignèrent un à un... nous nous trouvâmes bientôt seules, avec M^{me} B... qui nous avait retenues, et le journaliste, qui n'avait pas encore songé à se retirer.

Madame B... nous proposa d'employer la soirée, qui était superbe, à une promenade dans la campagne: notre consentement ne pouvait être douteux; elle avait fait préparer une calèche, et nous partîmes en compagnie du journaliste. Après avoir traversé le pont de bateaux, semblable à celui qui réunit Cologne à Deutz, la voiture entreprit la rude ascension de Bude, puis, prenant la ville en écharpe, nous conduisit en rase campagne. Plusieurs des forêts qui environnent cette dernière ville ont été converties en parcs semés de guinguettes et de cafés élégants, à l'instar de ceux de Vienne; personne ne fait difficulté d'aller s'y asseoir, et d'y recommencer l'un de ces interminables repas qui jalonnent la journée des indigènes de ces contrées, et l'émaillent d'un nombre indéfini de collations de toute nature; le climat vient probablement en aide à ces facultés digestives si prodigieusement actives, car j'y ai vu mener à bonne fin les repas les plus copieux, quelques moments seulement après avoir terminé un dîner qui ne l'était pas moins; les saucissons, le fromage, — excuse ces détails, ils font partie de la couleur locale, — paraissent et disparaissent avec une rapidité qui tenait du prodige.

M^{me} EMMELINE RAYMOND.

(La suite au prochain numéro.)

BIBLIOGRAPHIE.

LES POÈMES DE LA MER

Par M. JOSEPH AUTRAN (1).



Tous les poètes ont aimé la mer, depuis Homère, qui peint si bien le bruissement des flots, depuis David, qui, des sommets du Carmel, jetait cette exclamation : *Voici la grande mer!* jusqu'aux poètes rêveurs de nos jours, et elle n'a jamais dit son dernier mot à personne. De tous les aspects de la nature, c'est le plus mystérieux, le plus imposant, et, quoiqu'on en dise, le moins monotone. Tempêtes menaçantes, cal-

mes solennels, radieux beaux jours, nuits sereines, elle n'est jamais la même, et sa vaste et mobile étendue change de physionomie à chaque heure du jour, à chaque jour de l'année. Tous les poètes ont aimé la mer, mais M. Autran remarque avec raison que nul d'entre eux n'en a écrit le poème, et que la partie la plus sublime peut-être de la nature n'a pas trouvé de chantre. Et pourtant, quels meilleurs inspirateurs que les flots! sans parler de leur aspect toujours beau, jamais vulgaire, de ce tableau toujours admirable que la main de l'homme n'a pu profaner, que n'ont-ils pas vu, que ne pourraient-ils pas raconter? La mer, ce grand chemin qui réunit les peuples, est aussi l'arène où se sont jouées, où se jouent chaque jour les plus émouvantes tragédies, et le pauvre pêcheur dans sa barque, sans autre appui que son courage et sa confiance en Dieu, est aussi poétique que la flotte des Argonautes.

(1) Un beau volume. Paris, chez Michel Lévy, rue Vivienne, 3 bis. Prix : 3 francs. Par la poste, 3 fr. 40 c.

M. Autran, fils de la phocéenne Marseille, a compris et goûté de bonne heure ce langage de la mer ; élevé parmi les marins, il s'est intéressé à ces récits qui menaient son imagination du Spitzberg aux Antilles, et qui le faisaient assister à mille drames inconnus : combats, naufrages, séjours dans des pays nouveaux et singuliers, isolement de l'homme au milieu des vagues, existences bizarres du mousse, du matelot, du capitaine ; les idées enfin, les sentiments, les aventures qui forment la trame de la vie des gens de mer, tout cela il l'a recueilli, et de ces épaves, il a formé le poème dont la quatrième édition révèle le succès. C'est chose peu commune de nos jours qu'une quatrième édition pour un poème !

M. Autran a divisé son ouvrage en trois parties : la première est consacrée à l'Océan, le grand Océan qui bat le flanc occidental de la France, et qui enserré dans ses plis les rivages des deux mondes ; la seconde, consacrée à la Méditerranée, rappelle les traditions antiques ; les souvenirs de la Grèce et de Rome sont entièrement liés à ces flots ; la troisième parle des côtes de Provence, et retrace des noms et des sites familiers à l'auteur : à la première, l'austérité et la grandeur ; à la seconde, les grâces de la poésie païenne ; à la troisième, les effusions du cœur que le nom et l'image de la patrie évoquent si puissamment, et toujours et partout de beaux vers. Nous voudrions citer le *Déluge*, ou les *Falaises de Normandie*, ou la *Galère de Pollion*, mais ces morceaux sont trop étendus pour le peu d'espace dont nous pouvons disposer ; nous emprunterons au recueil des poèmes plus courts, mais où la main du maître se fait également remarquer :

Le Phare.

Parmi les noirs brisants où le flot tourbillonne,
Le Phare vers la nue élève sa colonne.
Pilier en blocs massifs qu'un dur ciment,
Il surgit, solitaire, ainsi qu'un monument.
Des vagues, à ses pieds, la fureur se déchaîne :
On dirait que la mer assiège de sa haine
Cette tour qui, montrant le péril aux vaisseaux,
La frustre d'un butin convoité par ses eaux.
Le soir vient, l'horizon s'efface dans la brume :
Sur la tour, aussitôt, le fanal se rallume ;
Avant même qu'au ciel une étoile ait relui,
Un astre éclaire l'onde, et cet astre, c'est lui !
Foyer de vifs rayons dont la lueur éclate,
Il enflamme les airs d'une teinte écarlate ;
Et sur l'Océan noir son reflet projeté
Semble un chemin de feu par la houle agité.
Averti des écueils dont le bord se hérissé,
Le navire alors cherche une onde plus propice ;
Il veille à sa manœuvre, et le long du canal,
Rend grâce en le fuyant au lumineux fanal.
Des rochers en péril ce guide manifeste
A d'autres voyageurs sera pourtant funeste ;
Ils en est qui par lui sont pris en trahison :
Ceux-là sont les oiseaux berrés à l'horizon,
Ce sont les passagers du vent et de la nue.
La saison froide et triste étant déjà venue,
En colonne, en triangle, ils traversaient les airs,
Cherchant au loin des lieux plus tièdes et plus clairs.
Voilà qu'au bord des flots l'ardent soleil du phare
Brille, et dans leur essor les trouble et les égare.
Eux qui des cieux profonds savent chaque sentier,
Qui fissent sans erreur le tour du globe entier,
Pour la première fois, suspendus par le doute,
Se laissent détourner de l'infaillible route ;

Ils veulent au plus près, dans l'ombre de la nuit,
Voir l'étrange soleil dont l'éclat les séduit,
Ainsi que dans un champ, par troupes inquiètes,
Descendent au miroir les jeunes alouettes ;
Comme le papillon, si fragile et si beau,
S'abandonne le soir à l'attrait du flambeau,
Ils viennent paraissons ; — ramiers blancs comme neige,
Pluviers, caillies, vanneaux, ils s'approchent des pièges ;
Fascinés, éblouis, ils tournent ; je les vois
Autour du haut fanal voler tous à la fois.
En vain contre le charme ils voudraient se débattre :
Dans le rayonnement de la clarté rougeâtre,
Ils sont pris de vertige... hélas ! et tour à tour
Se brisent dans leur chute aux pierres de la tour.
Et la mer les saisit de ses promptes écumes ;
Et, flocons dispersés, le vent sème leurs plumes ;
Et le cri douloureux des blessés convulsifs
Se mêle aux sours fracas des flots dans les rescifs.
Oiseaux infortunés ! là-haut, près des nuages,
Vous poursuiviez en paix vos éternels voyages ;
Conduits par un instinct si rarement déçu,
Au soleil véritable et d'avance aperçu
Vous alliez confiants : palmiers, claires fontaines,
Doux nids vous appelaient aux régions lointaines.
Vous ne les verrez pas ; séduits par un faux jour,
Vous ne connaîtrez plus ni le ciel ni l'amour.
Hélas ! telle est du sort la cruelle ironie :
On entrevoit de loin quelque sphère bénie ;
Plein des rêves sacrés du sage ou de l'amant,
Vers un but radieux on s'envole ardemment,
Et l'on meurt en chemin, et l'on tombe victime
D'un rayon qui vous trompe et vous jette à l'abîme !

Matinée de Juin.

Tant pis pour les beaux yeux que le sommeil tient clos,
Pour tous les indolents dont la nuit se prolonge :
Ils ne connaîtront pas, si beau que soit leur songe,
Ce spectacle enchanté du matin sur les flots.
Lumière, azur, fraîcheur ! la mer est diaprée ;
L'aube fleurit au ciel, grand lis épanoui,
La nue a des reflets dont l'œil est réjoui ;
Le flot a des senteurs dont l'âme est pénétrée.
Un tumulte joyeux court sur les larges eaux ;
Cent barques de pêcheurs, parmi la folle écume,
Voguent allègrement ; — d'une dernière brume
Sortent à l'horizon les mâts des blancs vaisseaux.
L'un d'eux arrive à nous toutes voiles ouvertes ;
A sa proue, à ses flancs, l'eau bouillonne avec bruit ;
Au rayon matinal sa pouline reluit,
Dése au casque d'or, fendant les ondes vertes !
En foule sur le pont, les passagers heureux
Fixent les yeux sur toi, terre longtemps rêvée !
Nous leur donnons du geste un bonjour d'arrivée,
Et le salut ami nous est rendu par eux.
On se bèle, en passant, d'une tartane à l'autre :
— Est-ce toi, Simon-Pierre ? — Oui, patron ; quel beau
Holà, hé ! les anciens, revenez-vous contents ? [trempe]
Bonne pêche, à coup sûr ! — Un miracle ; et la vôtre ?
Ainsi, dans un vent frais, sonore tourbillon,
Retentit par moments leur voix rude et sauvage.
Au milieu de la mer, on entend au rivage
Le clocher du hameau qui sonne un carillon.
L'oreille à ce doux bruit, qui parfois nous échappe,
Nous aussi, nous rentrons, fiers de notre butin :
Sur quel point de la côte irons-nous ce matin
Apprêter le repas et le manger sans nappe ?
Vous plaît-il de descendre à ces rochers connus
Que hantent, en été, femmes et brunes filles ?
On les voit, près des flots, ramasser des coquilles,
Et dans leurs jeux souvent y plonger leurs pieds nus !
Ou bien, préférez-vous gagner ce promontoire
Qui garde les débris d'un monument romain,
Ruine dont l'arcade, revêtu de carmin,
Sur les soleils couchants forme un arc de victoire ?

Le Mousse.

Depuis de longs jours l'ouragan qui gronde
Va nous emportant sur l'Océan noir,
Bien loin de la rive où je vins au monde
Pour des maux que nul n'eût osé prévoir.
Le mât du vaisseau, que bat la tourmente,
Jette, en s'inclinant, un douloureux cri :
D'où vient qu'à son tour ce bois se lamenté
Comme s'il cachait un cœur tout meurtri ?
Compagnon d'exil, tu pleures peut-être
La colline heureuse où nous sommes nés ;
Toi, bel arbre, et moi, pauvre enfant champêtre,
Aux mêmes douleurs tous deux condamnés.

On le voit, c'est toujours ce même sentiment vif de la nature, si émuant, si caractéristique dans les poésies de M. Autran, et, comme dans *la Vie rurale*, il se mêle

aux Poèmes de la mer cette sympathie de l'homme pour l'homme, cette ardente compassion pour le pauvre, le déshérité, qui fait que les vers ne sont pas seulement un langage doux et caressant à l'oreille, mais un enseignement salutaire pour le cœur. Après avoir lu M. Autran, on aime, on comprend mieux la mer, mais on aime, on comprend aussi l'homme intrépide et simple qui la traverse, qui la laboure, qui, souvent, n'y recueille d'autre salaire que le pain du jour, et qui, pour sa vieillesse, ne demande rien qu'un petit coin, une pauvre chaumière, d'où il puisse voir encore son éternel amour, l'Océan !

Et après avoir goûté dans ce livre et l'homme et la mer, on s'élève vers Dieu qui a fait la mer si grande et l'homme si courageux.

M. BOURDON.

PULCHÉRIE

(Fin.)

PULCHÉRIE A CÉCILE.

Paris, octobre 1782.

Tu me reproches mon silence, chère Cécile ; il t'inquiète, me dis-tu, et tu me le répètes avec des expressions de tendresse qui m'ont fait monter les larmes aux yeux. Tu es en peine, me dit ta chère lettre, ou de mon amitié ou de mon bonheur... Peux-tu douter de la première, toi, la seule amie qui me soit restée, et ne faudrait-il pas que je fusse ingrate pour ne pas t'aimer ? Quant à mon bonheur... Cécile, tu n'y peux pas croire ; j'ai détruit de mes mains l'édifice de ma félicité, et, assise au milieu des ruines qui sont mon ouvrage, je n'ai pas, je l'avoue, l'audace de me plaindre, ni la présomption d'espérer mieux. Pour être heureuse, il faudrait que je fusse réconciliée avec mes parents tant offensés et que je perdisse la mémoire de mes fautes ; il faudrait que j'eusse effacé le souvenir du passé et que j'espérasse quelque chose de l'avenir : tu vois que c'est impossible.

Je t'ai écrit peu de temps après mon arrivée à Paris ; je t'ai dit le froid et cérémonieux accueil que m'ont fait les sœurs et les parents de M. de Sainte-Brice, mon installation dans un petit hôtel de la rue Belle-Chasse et ma présentation à la cour. Depuis, rien de nouveau ne s'est passé ; je vis comme dans un rêve triste, sans avoir une perception bien nette des jours qui s'écoulent. Je me lève, on m'habille, je fais des visites, j'en reçois, je passe une partie des nuits dans des assemblées où tout le monde paraît s'amuser, excepté moi ; ma pensée est ailleurs, elle erre dans les jardins de Ternoy, au bord de la fontaine, où j'ai tant joué enfant, tant rêvé jeune fille ; je pense à ce qui n'est plus, à ce qui aurait pu être, à ce qui ne sera jamais, et un fardeau d'ennui, de regrets pèse sur mon

cœur. Mon mari n'exige pas grand'chose de moi : pourvu que je fasse les honneurs de sa maison et que je ne m'inquiète pas de ses relations et de ses démarches, il paraît satisfait, et son commerce est d'une politesse facile. Ma soumission, l'abandon que je fais de mes biens le contentent : il a ce qu'il voulait, et n'exige rien de plus. Tu le vois, Cécile, je suis punie, et par lui et par moi.

Adieu, amie chérie, je ne veux pas t'affliger davantage de ma tristesse. Autrefois, j'espérais t'associer à mon bonheur ; cette espérance et tant d'autres sont détruites, en même temps que mon repos, que la paix de ma conscience, que ma foi et mes affections. — Encore adieu, chère Cécile ; je t'aime autant que mon cœur flétri par le chagrin peut aimer.

Ta PULCHÉRIE.

PULCHÉRIE A CÉCILE.

Paris, avril 1783.

Mes dernières lettres étaient bien lugubres, chère Cécile ; je m'appesantissais sur les motifs de peine, trop nombreux, dont je me voyais accablée ; je m'irais à plaisir mon imagination en pensant au temps écoulé, et, très-malheureuse au fond, je ne voulais pas me distraire de ma douleur. J'ai pris un autre parti : j'ai essayé de me mêler aux plaisirs où jusqu'alors j'avais assisté comme une ombre ; j'ai rejeté les images funestes, j'ai voulu m'amuser, et j'y ai réussi. Le Palais-Royal, que M. de Sainte-Brice fréquente assidûment (il est, comme tu le sais, colonel des gardes de M. le duc d'Orléans), cette cour du Palais Royal est excessivement animée et brillante ; le bon air et l'élégance y règnent, et les fêtes se succèdent de manière à faire oublier le cours ordinaire de la vie. Juge

si mes journées sont remplies ! Voici le récit exact de celle d'hier. Le matin, je suis allée à un thé chez une de mes amies ; la comtesse de Genlis y a fait une lecture charmante. En sortant de là, j'ai fait quelques visites ; à cinq heures, nous sommes allés à la Comédie Française, et au sortir du théâtre, à l'Opéra, où l'on donnait un ballet nouveau ; un souper chez l'ambassadeur de Suède a complété la journée et s'est prolongé fort avant dans la nuit, car nous n'avons quitté la table de pharaon qu'au jour naissant. Je me suis levée tard, et à peine habillée, je t'écris ; dans une heure, je vais au Palais-Royal, où la duchesse nous donne un grand déjeuner, suivi d'une matinée musicale. J'y dois chanter le bel air de *Castor et Pollux* : *Tristes apprêts, pâles flambeaux* ; tu vois que je n'ai pas le temps de m'ennuyer, je n'ai plus même celui de penser.

M. de Sainte-Brice approuve ma manière de vivre ; il espère que les bontés qu'a pour moi madame la duchesse d'Orléans serviront à son avancement. C'est là son unique but ; le mien... c'est d'être rapidement entraîné dans le tourbillon, et d'arriver ainsi, sans détourner la tête, jusqu'au jour où tout finit. Je réussis à m'enivrer, c'est ce que je voulais. Adieu, mon amie ; si je t'écrivais plus longuement, la réflexion reviendrait, et avec elle le chagrin. Adieu, aime-moi tous les jours.

PULCHÉRIE.

CÉCILE A PULCHÉRIE.

Agde, mai 1783.

Ta dernière lettre, ma chère Pulchérie, m'a pénétrée d'inquiétude. Tu le sais, j'ai pleuré avec toi ; les peines qui t'ont éprouvée depuis deux ans, je les ai ressenties, et pas un de tes chagrins n'a été sans écho dans mon cœur. Mais aujourd'hui ce goût du monde, ces distractions dangereuses que ton âme blessée cherche avec passion, me font peur, je te l'avoue... Déjà ta foi est ébranlée, et que sont les principes sans la foi ? une plante sans racines, que l'air desséchera bientôt. J'ignore le monde, mais je sais cependant que tu as choisi de toutes les sociétés la plus périlleuse. Dans ce cercle brillant de courtisans et d'auteurs que tu vois au Palais-Royal, n'en est-il pas qui se font gloire de professer des doctrines qui attaquent tout ce que nous devons respecter et chérir ? Ton âme est-elle cuirassée contre de pareilles attaques ? L'aiguillon du plaisir et le poison de l'impiété ne lui donneront-ils pas la mort ? Oh ! que je crains pour toi ! Si Dieu daignait m'entendre et te sauver de toi-même, des périls que tu cours, de la douleur éternelle, de l'abîme des plaisirs, je passerais ma vie à le remercier !...

J'écris parfois à ta mère ; elle a daigné me le permettre ; son cœur et ses bénédictions sont avec toi. Ton père, plus sévère, te ferme encore sa maison, mais cependant, je le sais, il parle de toi avec une pitié bien voisine de la tendresse. Espère, ma Pulchérie, tu pourras encore les revoir, les embrasser, et les doux liens des affections, renoués pour toi, rendront ta vie plus facile et tes devoirs moins pénibles. C'est là qu'est le salut et le bonheur : Dieu te l'enverra... Oh ! demandons-le-lui ensemble ! Adieu, mon amie, ma sœur, je t'embrasse, et je t'aime.

CÉCILE.

PULCHÉRIE A CÉCILE.

Paris, octobre 1783.

Je pense, ma Cécile, que le Dieu que tu sers si bien a exaucé les prières que ton amitié fait pour moi : je vais devenir mère, et je crois, j'espère, que ce sentiment nouveau pourra me rattacher à la vie, en me détachant de ces plaisirs, qui, je l'avoue, pour une âme isolée, sont bien dangereux. On cherche le vertige, mais souvent le vertige peut vous cacher le précipice : la petite main de mon enfant me retiendra et m'empêchera de tomber. Prie pour moi, Cécile ; toi, dont l'âme pure a conservé la foi, toi, dont les lèvres n'ont pas oublié les mots de la prière, tu mérites si bien d'être exaucée ! Adieu.

PULCHÉRIE.

PULCHÉRIE A CÉCILE.

Paris, février 1784.

Je sors à peine d'une longue et dangereuse maladie ; je renaiss, chère Cécile, et un sentiment inaccoutumé de bonheur règne dans mon âme. Je suis mère, mère d'un garçon qui a failli me coûter la vie, mais qui, en dédommagement de mes souffrances, me la rendra plus chère. La fièvre m'a si longtemps ballottée ! j'avais oublié où je me trouvais, et quelquefois, je m'en souviens, dans les courts intervalles que me laissaient le mal et le délire, il me semblait que je me trouvais encore à Ternois, dans ma chambre de jeune fille, et l'illusion était d'autant plus forte que je voyais errer autour de moi une femme qui me semblait être ma mère. Ma pauvre tête était si faible que je ne pouvais distinguer la réalité de l'image ; le passé et le présent se confondaient sans que je pusse les démêler, et un jour, m'adressant à cette femme qui me présentait une potion, je lui dis : « Oh ! comme vous ressemblez à ma mère ! Je vous obéirai, je prendrai ce que vous me donnez... » Elle se pencha vers moi et m'embrassa.

Quand je revins complètement au sentiment de l'existence, quand la mémoire se ranima, je cherchai des yeux autour de moi : mes femmes étaient là, et parmi elles, une personne plus âgée qui berçait un petit enfant sur ses genoux. Cette taille, ce maintien, ce visage si doux et si connu, était-ce encore une illusion cette fois ?... Je tendis les mains, je m'écriai : « Ma mère ! » et je me sentis pressée dans les bras, sur le sein maternel... et mon petit enfant nouveau-né se trouvait en même temps sur mon cœur... C'était ma mère qui me l'avait apporté... Cécile, ce moment m'aurait fait oublier toutes mes peines, si mes peines n'étaient le résultat de mes fautes...

M. de Sainte-Brice vint bientôt me féliciter, et j'appris alors que ma mère, instruite du danger où je me trouvais, était accourue sur-le-champ ; elle voulait m'embrasser et me bénir encore avant ma dernière heure ; mais avec elle, santé et bénédiction sont entrées dans la maison. Je vivrai... pour elle, pour mon enfant, et pour mériter le pardon de mon père, qui ne peut oublier encore que j'ai renversé les projets de toute sa vie... Hélas ! savais-je ce que je faisais ?...

J'ai donné à mon fils le nom de ce père révérent ; il se nomme Gaston. M. de Sainte-Brice paraît satisfait d'avoir un héritier, mais je ne compte plus dans sa

vie, et moi-même... N'insistons pas sur ce triste sujet ; j'ai fait mon sort, trop heureuse si je puis trouver dans d'autres affections, dans la tendresse filiale, l'amour maternel et l'amitié, chère Cécile, un dédommagement à la solitude morne du foyer domestique.

Adieu, mon amie, je vis et je sens que je t'aime, et aussi longtemps que ce cœur battra, il sera tout à toi.

PULCHÉRIE.

PULCHÉRIE A CÉCILE.

Paris, août 1784.

Je t'écris rarement, chère Cécile ; mais tu sais ce qui m'absorbe, ce qui fait le souci et la joie de toutes mes heures, mon enfant ! Sa santé est bien délicate ; il réclame des soins continuels, qui souvent fatiguent mon corps, mais non mon cœur, et quoique je vive bien retirée, quoique j'aie renoncé à ces plaisirs que je cherchais jadis, il me reste peu de temps, et ton amitié excusera un silence involontaire.

Tu me demandes si je suis maintenant heureuse. Plus qu'autrefois, puisque ma mère m'a rendu toute son amitié, que je puis espérer une complète réconciliation avec mon père, et que j'ai devant moi des années de tendresse et de sollicitude consacrées à Gaston ; pourtant, je te l'avoue, il reste au fond de mon âme un vide irréparable. On peut se consoler de n'être pas heureuse dans le mariage, quand les événements extérieurs ou la volonté des autres ont seuls causé vos infortunes, mais lorsque les maux dont on souffre n'ont d'autre auteur que soi-même, lorsqu'on a eu le choix entre deux destinées, et que, par orgueil, par obstination, on a préféré le lot fatal, il se mêle au chagrin qu'on endure un sentiment si amer, un regret si profond, une désolation si accablante que les raisonnements ordinaires et le temps même, ce grand enchanteur des peines, échouent contre une telle douleur. Dieu, me diras-tu, connaît le remède, il est le souverain consolateur ; hélas ! je le pensais autrefois, mais celui qui a troublé ma vie, qui a jeté dans mon âme l'orage des passions, celui-là a ébranlé ma foi, et la foi peut-elle renaître sans une grâce particulière dont je suis bien indigne ? Je ne sais plus prier ; mille objections, puisées dans les livres que j'ai lus, dans les conversations auxquelles je fus mêlée, viennent à mon esprit et troublent ma pensée ; je retombe bien vite sur la terre, car je n'ai plus l'élan qui élève l'âme vers le ciel. Heureux, heureux ceux qui prient ! ils ne sont jamais seuls, ils ne sont jamais tout à fait malheureux ! Adieu, ma Cécile ; prie pour mon enfant.

PULCHÉRIE.

PULCHÉRIE A CÉCILE (1).

Paris, 1792.

Chère et bien-aimée Cécile, ma fidèle amie, je t'ai fait part des inquiétudes et des tristes pressentiments dont je suis assaillie depuis le commencement des troubles ; tu as pu suivre, pas à pas, le progrès de mes craintes, mais jamais, je l'avoue, je n'ai osé te faire

lire jusqu'au fond de ma pensée. Il est des secrets honteux, terribles, que l'amitié ne peut révéler, et quand on rougit pour les autres, la pudeur pose un sceau sur les lèvres les plus disposées à s'ouvrir. Mais en ce moment je ne saurais plus garder pour moi seule les terreurs qui m'assiègent.

Tu n'ignores pas que M. de Sainte-Brice, depuis longues années l'ami, le confident du duc d'Orléans, le compagnon de plaisir de ces hommes perfides qui, au Palais-Royal, complotaient contre les Tuileries, a suivi, en politique, la même ligne que son patron et ses indignes amis : il se déclare jacobin, lui, Cécile, issu d'une longue suite d'aïeux dévoués à la monarchie, comblés de bienfaits par nos rois, attachés au trône par les liens et les souvenirs les plus sacrés ! D'autres ont vu là l'égarement propre au temps où nous vivons, temps affreux où la faiblesse et la peur conduisent au crime, mais moi, je connais mieux le fond de sa pensée, et je vois le noir motif qui a inspiré sa conduite.

Depuis dix ans écoulés, je ne t'ai plus parlé du comte de Septmeries ; j'ai banni son nom de mes lèvres, comme j'ai essayé de bannir son souvenir de ma mémoire ; je ne pensais à lui que comme à un ami parti pour d'autres rivages et que je ne reverrais plus, mais je n'ignorais pas que, malgré ma prudence et la pureté de mes intentions, M. de Sainte-Brice n'avait rien perdu de cette haine conçue jadis contre son rival, qu'il détestait encore, et souvent il me le faisait sentir. Le comte Yves a paru avec éclat aux états généraux ; on s'est entretenu de lui : son nom, sa naissance, ses services, son noble caractère, la charité éclairée qu'il exerçait parmi ses paysans des Vosges, tout, jusqu'à sa figure même, a enthousiasmé un instant le monde frivole des salons. Ce succès, que sans doute M. de Septmeries n'avait pas ambitionné, a exaspéré mon mari, et un désir singulier de vengeance s'est allumé dans son cœur. Veut-il se venger de la supériorité de l'ami de mon père ? Veut-il punir le sentiment involontaire qui, jadis, me fit doublement pleurer ma désoberissance ? Hélas ! je ne sais, mais je comprends qu'il ne s'est allié aux révolutionnaires que pour avoir une part au pouvoir. L'anarchie règne, bientôt la puissance, descendue dans la rue, tombera aux mains des audacieux, et qui sait alors ce que ne pourra pas M. de Sainte-Brice ?

Le comte n'a pas quitté Paris, il est tout dévoué à la famille royale, il ne suivra pas le flot de l'émigration, et bientôt peut-être sa liberté, sa vie seront abandonnées à la fureur de celui qui le hait... Ah ! Cécile ! et c'est l'ami, c'est le fils adoptif de mon père qui se trouve menacé par cette rage sanguinaire ! C'est ma fatale imprudence qui l'a désigné aux coups d'un ennemi implacable... Ma faute retentit encore, Dieu ne m'a point pardonné, et pourtant mon cœur désabusé cherche à retourner vers lui ! — Et Gaston, sera-t-il puni à cause de sa mère ? Je souffre une angoisse cruelle, et de toutes parts les maux fondent sur moi. Mon père et ma mère ont émigré ; à leur âge, seuls, sans consolation, ils ont dû fuir leur pays, et je n'ai pas le bonheur de les suivre ! Ma pensée seule erre autour d'eux et les accompagne dans l'exil. Et toi aussi, Cécile, tu pars ! ta sage et tranquille destinée ne peut échapper à cet universel orage, mais tu suis au moins ton vieux père, tu seras avec lui, tu ne te le représenteras pas abandonné et souffrant toutes les mi-

(1) Plusieurs années d'intervalle ; on a supprimé les lettres de Pulchérie et les réponses de Cécile, qui ne racontaient aucun événement nouveau.

sères de la vieillesse et du bannissement! Tu es heureuse encore, j'en suis sûre... Mais moi qui reste parmi la tempête, moi qui tremble pour tout ce que je chéris et respecte, comprends-tu ma peine?... Adieu, chère amie; je t'écirai bientôt.

PULCHÉRIE.

PULCHÉRIE À CÉCILE.

Paris, novembre 1792.

Je t'écirai, ma Cécile, en ignorant si cette lettre te parviendra jamais, car je dois employer mille précautions et m'environner de mystère, afin d'échapper aux lois terribles qui menacent ceux qu'on trouve en rapport avec les émigrés. Ah! mon amie, tu le sais, si je veux vivre, c'est pour mon fils! pour qu'il ne reste pas seul sur cette mer en tourmente! Que ferait-il? à quelle direction serait-il livré?...

M. de Septmeries est poursuivi: un mandat d'amener est lancé contre lui... M. de Sainte-Brice (mon cœur se serre et se brise en écrivant ces lignes) a découvert une conspiration trahie en faveur de la famille royale, un plan de délivrance, je crois, il l'a dénoncé lui-même à la Convention, et il a indiqué M. de Septmeries comme le chef et l'âme du complot! Voilà ce qu'il a fait, il me l'a dit lui-même, avec un odieux sourire:

« Ah! monsieur, lui dis-je, grâce pour l'ami de mon père! Vous êtes tout-puissant, vous pouvez le sauver!

— Je tiens trop pour cela à ma réputation de civisme, me dit-il en ricanant; savez-vous qu'il est difficile de passer pour un Brutus lorsqu'on est fils d'un premier gentilhomme de la chambre?

— Ne souillez pas votre nom, le nom de votre fils, par un crime!

— Un crime! mais c'est une très-belle action aux yeux des citoyens du club des Cordeliers et de la section des Piques: tout dépend de l'appréciation et du point de vue. Du reste, vos instances sont inutiles! tenez-vous-le pour dit! »

Il me quitta; j'attendis dans une mortelle angoisse. Je reprendrai ma lettre plus tard.

Deux jours après.

Il est arrêté, il est condamné, demain il montera à l'échafaud! et c'est moi, Cécile, qui l'y ai conduit! C'est ma folie, c'est ma criminelle désobéissance à mes parents, c'est le repentir même que j'ai ressenti qui a attiré sur lui la haine d'un ennemi aujourd'hui tout-puissant. Et qui sait? si, soumise aux volontés de mon père, j'avais accepté la main de celui qu'il me destinait dès l'enfance, heureux dans son intérieur, et par ses affections, le comte n'eût pas couru les hasards des luttes civiles, il eût vécu à l'écart, ce noble sang n'aurait coulé que sur les champs de bataille, ce sang n'aurait imprimé pas aujourd'hui un éternel opprobre à mon fils, et à moi le sceau d'un remords qui ne s'effacera plus... Oh! Cécile, que j'aurais besoin du secours de ce Dieu que tu as tant prié pour moi! Du fond de l'abîme, je crie vers lui, je le supplie de nous sauver... mais daignera-t-il m'entendre?...

Le comte a été arrêté chez un ancien serviteur de sa maison, un pauvre artisan qui lui avait donné

asile; il a comparu devant le tribunal révolutionnaire dans la plus fière attitude, et il a entendu son arrêt sans pâlir. A l'heure qu'il est, il attend la mort avec le calme de l'innocence, avec la joie du chrétien prêt à recevoir la couronne; ceux qui l'ont poussé là tremblent et frémissent!

Cécile, je ne pourrai pas vivre s'il ne me pardonne pas, s'il n'étend pas ce pardon sur mon mari, sur le père de Gaston. Je lui ai écrit un mot pour le supplier à genoux d'avoir pitié des misérables qui l'ont conduit à l'échafaud. Je n'ai rien dit de plus; s'il me répond, s'il me pardonne, je croirai pouvoir me réconcilier avec Dieu, et dès lors l'éternité seule sera mon but, l'éternité où les âmes pardonnées sont à jamais unies dans la céleste charité...

J'essaie d'écir, de chasser, par une distraction forcée, les pensées affreuses qui m'oppressent et qui me ramènent constamment, avec une fixité désolante, à cette prison où il compte les dernières heures qui le séparent de la mort. Si je ne combattais pas ces funestes images, vois-tu, Cécile, elles feraient naître la folie ou une haine furieuse contre celui que je dois encore essayer d'aimer. Je cherche à me fuir moi-même.

Le lendemain.

Tout est fini, Cécile, prions pour les coupables... Du ciel où elle est arrivée, la noble, la sainte victime s'unit à nous.

Écoute ce qui s'est passé. Ce soir, un homme me fit demander; je le refusai, je ne sais pourquoi, car le son de la voix humaine me faisait horreur. Je vis paraître un homme du peuple, déjà vieux; j'allais lui demander ce qui l'amenait, mais il prit la parole lui-même, et d'une voix singulièrement douce et imposante, il me dit en me présentant une lettre:

« Le comte de Septmeries, avant de mourir, m'a chargé, madame, de vous remettre ceci. »

A ces mots, mes genoux fléchirent, je jetai un coup d'œil sur le billet, qui renfermait ces lignes:

« Je pardonne du fond de mon cœur à tous ceux » qu'on cherché à me nuire; je prie le Seigneur » qu'il nous réunisse tous à ses pieds, pour le louer » et le bénir à jamais.

De la Conciergerie, nuit de Noël 1792.

» YVES DE SEPTMERIES. »

— Je suis donc pardonnée, m'écirai-je: ô mon Dieu! agréer mon repentir et ma pénitence!

Le vieillard me regarda attentivement, et tout à coup:

— Me connaissez-vous, madame? me dit-il.

— Non, monsieur. Qui êtes-vous donc, vous qui m'apportez cette consolation suprême?

— Ma fille, répondit-il, je suis prêtre! Sous ce déguisement, je puis pénétrer dans les prisons, et apporter les derniers secours de mon ministère aux condamnés.

— Je ne suis point condamnée à la mort, mais à la vie, m'écirai-je en me jetant à ses genoux; j'ai besoin de force, daignez m'entendre, daignez me secourir et m'absoudre! Votre présence est un dernier bienfait de celui à qui j'ai fait tant de mal!

— Calmez-vous, me dit-il, et si vous avez besoin de moi, voici l'adresse de la maison où je célèbre les

saints mystères; venez, là je pourrai vous écouter, mais songez que ce secret que je vous livre est sacré.

— Ah! soyez sans crainte, lui dis-je, j'irai, et vous me reconcilierez avec le Dieu que j'ai tant offensé; je n'ai plus d'espoir que dans le ciel...

— Je prierai pour vous. Adieu, madame; adieu, ma fille. »

Il sortit, mais je sentis que la grâce divine était restée. Un changement profond s'est fait en moi, chère Cécile; déjà la persécution exercée au nom de la liberté m'avait ramenée au goût et au respect de la religion, mais aujourd'hui, aujourd'hui que tous les sentiments humains ont reçu dans mon âme une si profonde secousse, aujourd'hui où celui dont je porte le nom a attiré sur lui tant de mépris et de haine, aujourd'hui où je sens tous mes appuis faiblir et s'abîmer sous ma main, l'honneur, le simple honneur humain ne me suffit plus pour me préserver des passions que l'enfer excite; j'ai besoin de puiser ailleurs et des consolations pour ma peine et des forces pour mon devoir. Il n'y a pas de milieu : il me faut haïr ou aimer; il faut que je chérisse encore l'âme de ce malheureux, afin de sauver en même temps la mienne, et, pour cela, je m'attache désespérément à la croix de mon Sauveur. Là, au sommet du Calvaire, je trouverai le repentir et l'esprit pénitent qui effaceront mes fautes passées; là, mon âme retrempee se rattachera, non pas à la vie, mais au devoir, au devoir de l'épouse, de la mère; là, je pourrai demander pardon pour le père de mon fils. Désormais je serai chrétienne, je te le promets, et, pour gage de ma foi, dès demain j'irai, au péril de ma vie, chercher l'absolution aux pieds de ce prêtre proscrit qu'un ami de Dieu m'a envoyé.

Ce soir, M. de Sainte-Brice est entré chez moi, et il m'a dit avec ce sourire qui lui est habituel : « Les propriétés du comte de Septmeries vont être mises en vente; je compte acheter son château des Vosges; ce sera une excellente affaire, et, je pense, une attention qui vous sera agréable, ma chère amie, car si je ne me trompe, ce château vous fut jadis destiné?... »

Je ne répondis pas, mais comprends-tu qu'il me faille une autre force que la mienne pour supporter ces railleries?

PULCHÉRIE.

PULCHÉRIE A CÉCILE.

Château de Septmeries, avril 1798.

La date de ma lettre t'étonnera, chère et fidèle amie; tu y verras que le Seigneur, qui sait ce qui nous est bon, m'a réservé une nouvelle épreuve. Que sa volonté soit faite !

Depuis que la paix et une apparence d'ordre sont rétablies en France, les révolutionnaires, les hommes de la Terreur (hélas ! et M. de Sainte-Brice fut de ce nombre) ont vu tomber leur crédit; le dédain public les poursuit et les signale, et nous n'avons que trop ressenti cette accablante flétrissure de l'opinion. La vie à Paris est devenue intolérable. Nos anciens amis, nos égaux par la naissance, ceux qui avaient échappé au couteau, nous fuyaient avec horreur, et les amis nouveaux qui ont conservé quelque pouvoir, se souciaient peu d'un terroriste déchu et méprisé. Abreuvé de dégoûts et d'ennuis, M. de Sainte-Brice a résolu de quitter pour jamais Paris, et de s'ensevelir à la campagne, mais je ne pensais pas qu'il eût choisi

pour lieu de sa demeure le château de Septmeries, dont le nom seul doit évoquer pour lui d'affreux souvenirs. Il l'a voulu cependant, et j'ai dû le suivre.

Nous avons trouvé le château en bon état, quoique depuis six ans il soit inhabité. J'y suis entrée, chère Cécile, avec un frémissement douloureux; mais combien cette émotion redoubla encore lorsque, introduite dans un petit salon, je vis, à la lueur d'une lampe que tenait le vieux concierge, un portrait en pied que je reconnus aussitôt : c'était le portrait de mon père ! un gage de son amitié donné à son fidèle compagnon d'armes, et que le fils de celui-ci avait conservé. Je m'assis toute tremblante, et, tremblant aussi, mon pauvre Gaston me serra la main. M. de Sainte-Brice regarda le portrait et me dit rudement :

« Allez-vous nous faire une scène ? »

— Non, lui répondis-je, mais daignez souffrir que ce portrait soit placé dans ma chambre.

— Comme vous voudrez, dit-il, il m'importe peu, vous ferez comme vous l'entendrez. »

Et il n'en fut plus question pour lui; mais pour moi cette image a réveillé toutes mes peines, et le lendemain un autre incident me rappela ces souvenirs du passé, que désormais il faut innoler à Dieu.

Le vieux concierge me montra tout le château, pendant que M. de Sainte-Brice et Gaston visitaient ensemble le parc immense qui s'étend jusqu'à l'horizon. Après m'avoir fait parcourir un grand nombre de salles gothiques, auxquelles des armures, de grands portraits, des tapisseries d'une teinte foncée, donnaient un aspect sombre et triste, il ouvrit la porte d'une belle antichambre, et me fit pénétrer dans un joli appartement meublé comme au temps de Louis XVI; les tentures de soie, les meubles, les émaux, les porcelaines, avaient conservé une extrême fraîcheur; il semblait que ces chambres si bien parées n'eussent été jamais habitées.

« Le dernier comte de Septmeries a fait meubler cet appartement à l'époque où il croyait se marier, me dit le vieillard; le mariage a été rompu, et le bel appartement n'a servi à personne. »

Je soupirai et je sortis de la chambre en me proposant de la faire démeubler et d'y établir un petit oratoire... la croix, la croix partout, Cécile ! elle seule purifie, elle seule donne la force de soutenir les maux de ce trop long pèlerinage !

Hélas ! je l'avoue, j'ai besoin de forces et de grâces. M. de Sainte-Brice, si gai lorsqu'il poursuivait les plaisirs, si ardent lorsqu'il poursuivait ses projets d'ambition, est tombé, depuis que ses plans sont anéantis, depuis que sa jeunesse est envolée, dans une mélancolie morne et morose dont rien ne peut le sortir. Il est redoutable à lui-même et aux autres. Pourtant, la fortune qu'il a tant souhaitée l'accable de ses importunes faveurs; il a hérité des biens de ses proches émigrés; il possède Septmeries, il possède aussi mon cher Ternoy, que mes bien-aimés parents, morts en exil, n'ont pas revu; mais les biens de la terre ne consolent pas... qui peut, d'ailleurs, consoler des remords ? O mon Dieu ! daignez vous faire enfin connaître à cette pauvre âme; changez ses regrets amers et inutiles en profitable repentir; courbez sous votre joug cette tête hautaine, et alors, alors rappelez votre pauvre servante, si fatiguée du poids du jour !

Mon Gaston seul me console : c'est un ange, Cécile ! pieux, plein de respect pour son père, doux,

charitable et pur, il doit attirer les bénédictions d'en haut sur notre malheureuse famille. En faveur d'un tel enfant, Dieu ne fera-t-il pas un miracle pour le père?... Adieu, chère Cécile, écris-moi, tes lettres sont un rayon de joie dans ma triste solitude!

PULCHÉRIE.

PULCHÉRIE A CÉCILE.

Septmeries, octobre 1799.

J'ai suivi ton conseil, ma bonne et chère Cécile, et j'ai essayé de rétablir dans cette terre quelques-unes des institutions pieuses, fondées par les anciens seigneurs, et que la révolution avait détruites. Je satisfaisais à la fois aux vifs désirs de mon cœur et à un besoin de justice bien naturel; ce n'était pas là une action charitable, mais seulement une équitable réparation, et j'y ai employé les quelques fonds que M. de Sainte-Brice laisse à ma disposition. Les écoles où les enfants du village allaient apprendre le catéchisme, la lecture, l'écriture, avaient été fermées par un commissaire du pouvoir exécutif; on avait mis à la porte du petit hospice malades, vieillards et sœurs grises; les pauvres de Jésus-Christ et les épouses de Jésus-Christ, semblables à leur divin Maître, n'avaient pas eu d'abri pour reposer leurs têtes, et les bâtiments de l'hospice, devenus propriété communale, servaient à abriter des moutons. J'ai loué une maison assez vaste, je l'ai meublée de quelques meubles grossiers, trouvés dans les greniers du château; j'y ai installé en bas une école, en haut des lits pour les malades; de pieuses filles, qu'un saint prêtre, jadis confesseur de la foi en Chine, l'abbé Moye, a rassemblées et formées à la vie religieuse, deservent mon petit établissement; elles portent encore l'habit laïque, l'habit des plus pauvres paysannes des Vosges, mais elles sont instruites dans la science du cloître, le dévouement et la vertu (1). Elles ont des élèves, les malades les aiment; mais, Cécile, quels que soient mes efforts et mes bonnes intentions, le souvenir des anciens seigneurs est debout dans l'esprit de ces pauvres paysans, et nous, on nous déteste; nous sommes des intrus, des accapareurs de biens nationaux, des Jacobins enfin! Le croirais-tu? cette ingratitude me fait plaisir, elle ne me paraît que juste, et j'honore chez la pauvre mendicante que je secoure et qui me dédaigne, la mémoire qu'elle conserve de ses chers bienfaiteurs. Je constate, à chaque instant et surtout, ces marques d'un souvenir fidèle: mais, quoi qu'il en soit, je continuerai à tâcher de leur faire du bien. Dieu me voit, il scrute mes secrètes pensées, il m'approuve peut-être, et il sait pour qui je prie, pour qui je souffre, pour qui j'expie.

Mon cher Gaston est parfois étonné de ma philosophie, il s'indignerait volontiers contre ces prétendus ingrats; il ne sait pas tout, lui! — On dit que bientôt les églises seront rouvertes: oh! quelle joie pour les pauvres âmes isolées, quelle joie de trouver leur ami fidèle au fond du tabernacle, de pouvoir épancher leurs peines à ses pieds, d'assister aux solennités de l'Eglise, de n'être plus bannies, en un mot, de cette

maison du Père de famille, qui est l'image de la patrie éternelle! Prions ensemble, ma Cécile, et adieu!
PULCHÉRIE.

PULCHÉRIE A CÉCILE.

Septmeries, août 1800:

La vie, chère Cécile, est un étrange assemblage de biens et de maux, un échiquier où la case blanche est toujours placée entre des cases noires, et où trop souvent, hélas! domine la couleur du deuil: tous les jours je l'éprouve. Tu sais combien mon fils, depuis l'heure de sa naissance bénie, m'a donné de joie: c'est une eau limpide sur laquelle aucun nuage n'a glissé; sa chasteté et pieuse jeunesse couronne sa gracieuse enfance, et préservé comme par un divin bouclier des mauvaises doctrines et des influences funestes, il aime, il révère cette religion de nos pères, injustement persécutée, et il n'aspire qu'au bonheur de se consacrer aux autels à peine sortis de leurs ruines. Oui, Cécile, Gaston veut être prêtre! Juge de ma joie et de ma gratitude envers le Seigneur! Comment, moi, pauvre créature, ai-je mérité une telle gloire? Comment ai-je mérité d'enfanter un ministre à Jésus-Christ? Ah! je ne l'ai pas mérité, certes, mais j'adore, dans ce dessein que le ciel inspire à mon fils, une marque de l'infinité miséricorde du Seigneur. Qu'il soit béni à jamais! Mon cœur, déshabitué de bonheur, se fonde à la pensée que mon enfant sera tout à Dieu, qu'il ira à la conquête des âmes; qu'il travaillera dans ce champ où la moisson est grande et les ouvriers peu nombreux; que sa bouche ne dira que de saintes paroles; que ses mains sacerdotales consacreront le corps du Seigneur, et que, ministre de paix, il n'aura pour tous que des bénédictions. Mais à côté de cette joie immense, une immense inquiétude!

M. de Sainte-Brice, depuis longtemps souffrant, en proie à une précoce vieillesse, est accablé tous les jours d'un redoublement de tristesse sombre et sauvage. Tout l'irrite, le blesse, l'aigrit; il ne veut accepter ni les soins ni les aimables prévenances de Gaston, ni les témoignages de dévouement et de déférence que je cherche à lui donner. Insensible à l'affection, il est, au contraire, trop sensible à l'antipathie peu déguisée des paysans; elle l'exaspère, elle le fait éclater en violences et en blasphèmes. Oh! que cette âme est loin de Dieu, et peut-être, Cécile, est-elle bien près pourtant de comparaître devant lui! Idée terrible! et aucune parole de paix, de douceur, de pitié ne saurait jusqu'ici trouver accès dans ce cœur cuirassé, où sur la frivole et railleuse philosophie d'autrefois s'est accumulée la rude couche de l'impitoyable brutalité de 93. Les sanglants souvenirs du tribunal révolutionnaire hantent son esprit; il nourrit contre celui qu'il a envoyé à l'échafaud, contre le comte de Septmeries, une haine farouche et bizarre qui se trahit à chaque moment. Il a fait détruire tout ce que le comte avait laissé de vestiges dans ce château. Ses livres, son portrait, ont été jetés aux flammes; son vieux serviteur, le pauvre concierge, impitoyablement renvoyé, le dessin du parterre absolument changé, parce que le comte Yves en avait donné le plan, et pourtant, il cherche à faire parler les paysans de leur ancien maître, il les interroge avec une espèce de curiosité étrange; mais lorsqu'on vient à

(1) L'abbé Moye est le fondateur de la communauté des sœurs de la Providence de Portieux.

prononcer ce nom abhorré, il s'éloigne, il pâlit comme si un spectre lui était apparu. Qu'il me fait peine, et que je comprends bien la vérité de ce qu'a dit sainte Thérèse, que lorsqu'on tremble pour le salut d'une âme, on se prend à la chérir avec une espèce de passion et que rien ne coûterait pour l'arracher à son funeste sort.

Le médecin est inquiet, et il ne m'a pas caché que les angoisses morales du malade aggravent encore le danger où il se trouve. — Il faudrait du calme, nous dit-il. Du calme ! en présence de l'éternité et avec un pareil souvenir ! Ah ! je plaindrais plus encore mon malheureux mari s'il était calme.

Les espérances que nous avons conçues pour la paix de l'Eglise se confirment ; Gaston est au comble de la joie, et aussitôt qu'un séminaire sera rouvert, il compte parler librement à M. de Sainte-Brice et lui exposer son dessein. Il a le courage et la douceur d'un ange, et si nous gagnons quelque chose sur l'esprit de son malheureux père, c'est aux vertus de l'enfant que nous devons ce succès. Adieu, chère Cécile, prie bien pour nous.

PULCHÉRIE.

PULCHÉRIE A CÉCILE.

Septimeries, mars 1801.

Depuis longtemps, chère Cécile, rien n'était changé dans notre situation, si ce n'est que le péril où se trouve M. de Sainte-Brice augmentait tous les jours et que toutes les tentatives de réconciliation avec Dieu avaient constamment échoué. Pourtant, je me rebettais pas ; l'infinie miséricorde de Dieu m'est si connue, à moi, pécheresse, qui en ai goûté les inexprimables douceurs ; ma propre expérience ne me permettait pas de désespérer. Je priais toujours, et d'autres encore priaient avec moi ; je profitais de tous mes instants de liberté pour aller, dans notre petite église rouverte, me jeter aux pieds du bon Sauveur et lui dire ces paroles qui l'ont ému au temps de sa vie mortelle : « *Celui que vous aimez est malade !* » Et toujours je pensais que ce cœur si sensible à nos misères se laisserait enfin toucher. Quelques pauvres filles du village, qui ont la bonté de m'aimer un peu, priaient avec moi. Nos paysans sont bien heureux du retour des prêtres et de l'ouverture de leur église ; leur premier soin a été de faire poser dans le transept une pierre tumulaire, consacrée au comte Yves de Septimeries. Cette pierre, très-grande, attire les yeux ; elle porte l'inscription suivante, qui me console et me déchire à la fois :

A LA MÉMOIRE DE NOTRE BON SEIGNEUR,

LE COMTE YVES DE SEPTIMERIES,

JURIDIQUEMENT ASSASSINÉ A PARIS, LE 26 DÉCEMBRE 1792.

Quand je prie, avec cette pierre sous les yeux, je ne puis m'empêcher d'appeler à mon secours celui qui fut assassiné, et de le conjurer d'intercéder pour son assassin. Les prières d'une victime doivent être puissantes sur le cœur de la grande Victime du genre humain.

Hier soir, à l'entrée de la nuit, j'étais à l'église et je m'y croyais seule ; les pas des femmes qui étaient venues dire leur chapelet devant l'image de la sainte Vierge se perdaient dans le lointain, une lampe brû-

1850. VINGT-SEPTIÈME ANNÉE. — N° VII.

lait attachée à un pilier au-dessus de la pierre tumulaire, et ne répandait qu'une tremblante lueur. Tout à coup un cri se fit entendre, je me levai précipitamment et je courus vers l'endroit d'où venait la voix. Je reconnus M. de Sainte-Brice ; debout en face de la pierre, pâle, défaillant, il regardait l'inscription avec des yeux fixes, et lorsque je m'approchai de lui, il s'écria : « Qui a écrit ces mots, ce nom ? qui réveille ce souvenir ? On veut donc ma perte ! Je suis trahi ! Ne me poursuivez pas ! ajouta-t-il en s'adressant à quelqu'un d'invisible. Je vous ai haï, je vous ai conduit à l'échafaud, mais ne suis-je pas puni ? n'êtes-vous pas vengé ? L'enfer, les feux éternels m'attendent... je le sens déjà... là... »

Epouvantée de ce délire, j'essayai de l'entraîner, et j'y réussis. L'église touche au parc du château ; je rencontrai près de la porte le valet de chambre de mon mari, qui le cherchait avec une extrême inquiétude. Il s'était levé dans un accès de fièvre, il était sorti par cette porte du parc que j'avais laissée ouverte, et l'église se trouvant là, il y était entré. Nous le ramenâmes dans sa chambre : la nuit fut affreuse ; la fièvre brûlait son sang, remplissait son cerveau de visions funestes et consumait le faible reste de vie qui demeurait en ses veines. Il passa vingt-quatre heures dans ce délire ; je ne le quittai point, et j'étais près de lui, lorsque, après une heure de sommeil, il se réveilla enfin faible, mais calme.

« Que s'est-il donc passé ? me dit-il en me regardant avec attention.

— Vous avez eu de la fièvre, répondis-je.

— Et des songes affreux ! » ajouta-t-il.

Il garda un instant le silence, et reprit avec une douceur inaccoutumée :

« Pulchérie, je n'irai plus loin, je le sens ; cette fièvre a dévoré le peu de forces qui me restait. Je vais mourir... je vais mourir... tout est fini pour moi ; j'ai eu une vie misérable et une plus triste fin. Cependant, à ce dernier moment, je m'aperçois que j'ai eu envers vous de grands torts, je vous ai rendue malheureuse... vous méritiez mieux... me pardonnez-vous ?

— Ah ! de grand cœur, m'écriai-je en serrant et en baisant la main qu'il me tendait, et je vous supplie aussi, Albéric, de me pardonner mes fautes : nous avons erré tous les deux.

— Il est trop tard pour réparer, dit-il en soupirant ; mais vous, vous n'avez rien de grave à vous reprocher... moi, le sang versé, la haine, les noirceurs... Ah ! quels souvenirs à l'heure de la mort !... »

Je me jetai à genoux auprès de son lit :

« Albéric, dis-je, il est temps encore, le salut et le pardon peuvent venir vers vous !

— Si c'était possible ! » répondit-il. Et deux larmes coulèrent sur ses joues flétries. Oh ! ces larmes, Dieu les aura reçues ; elles laveront l'âme du pécheur et la feront resplendir dans l'éternité !

Il n'y avait pas un instant à perdre : le curé du village, averti, vint sur-le-champ, et Dieu, Cécile, exauça nos vœux les plus ardents ; il brisa la glace de cette âme ; il fit pénétrer dans ces ténèbres l'éclatante lumière de la foi, il y répandit et la contrition profonde et l'amour qui chasse la crainte : tous les souvenirs d'une éducation pieuse, toutes les saintes leçons d'une mère chrétienne se réveillèrent dans l'âme d'Albéric ; il confessa ses fautes, il reçut le via-

tique, le gage de la vie éternelle, et l'huile sacrée purifia ses membres...

Oh! Cécile, que les miséricordes de Dieu sont admirables! quel abîme où l'âme se perd! Gaston et moi nous pleurons, mais ce sont des larmes délicieuses; nous avons eu tant de craintes, et aujourd'hui nous avons tant d'espoir!

Adieu, chère Cécile; unis-toi à nous pour remercier le divin Maître, et continue à prier pour notre cher malade.

PULCHÉRIE.

PULCHÉRIE A CÉCILE.

Septmeries, mars 1801.

Tout est fini : les longues souffrances, la longue expiation sont terminées, et j'espère, oui j'espère qu'Albéric est au ciel. Avant de mourir, il a connu et béni la résolution de notre bien-aimé Gaston; il ne nous laisse à tous que des souvenirs de paix et d'affection. Adieu, ma Cécile; je ne saurais écrire davantage.

PULCHÉRIE.

LETTRE DE CÉCILE AU CURÉ D'ACDE.

Ternoy, août 1803.

Monsieur le curé,

Vous avez bien voulu me permettre de vous écrire aussitôt mon arrivée à Ternoy, et je profite avec empressement de cette autorisation; il me sera bien doux de vous ouvrir mon cœur, à vous l'ami de mes parents, le compagnon de notre exil; à vous qui si souvent m'avez donné d'utiles conseils destinés à l'amie que je chérissais et auprès de qui je me trouve maintenant. Vous savez que dès que madame de Sainte-Brice a connu la mort de mon digne père, placé aujourd'hui auprès de ma mère dans le ciel, elle me supplia instamment de me réunir à elle, afin d'achever ensemble notre vie dans le doux commerce de l'amitié. Je crus devoir accepter cette offre à la fois si tendre et si généreuse, et je vins rejoindre mon amie au château de Ternoy. Elle est seule ici; son fils unique est au séminaire de Cambrai, et avant six mois, il recevra le saint ordre de prêtre.

Je ne saurais vous dire, monsieur, jusqu'à quel point je suis édifiée de tout ce que je vois autour de moi. Madame de Sainte-Brice ne vit que pour Dieu; une erreur de sa jeunesse l'avait éloignée pendant quelques années de la pratique des vertus chrétiennes, le malheur, avant-coureur de la grâce, l'y a ramenée : le Seigneur a placé sur sa route, en temps opportun, un saint prêtre, qui, aux jours de la Terreur, exposait sa vie pour sa foi; soumise à cette direction éclairée, elle a fait des pas rapides dans le chemin des élus. Vous connaissez son pieux dévouement à son mari, l'excellente éducation qu'elle a donnée à Gaston; mais ce qui est le plus admirable encore, c'est l'esprit de pénitence et de ferveur qui l'anime. On ne peut que deviner les austérités qui l'immolent à Dieu comme une victime, mais elle ne saurait cacher de même ses innombrables charités. Presque toute sa fortune, de l'aveu de son fils, est consacrée aux bonnes œuvres; elle a vendu Septmeries, à vil prix, à un arrière-neveu des anciens seigneurs; à Ternoy, elle a établi écoles et hôpitaux;

ses largesses soutiennent, par toute la France, les œuvres renaissantes de la charité; en voyant ces libéralités intarissables, je songe aux pieuses femmes, les Lea, les Fabiola, les Marcelle, qui, après l'invasion des Barbares, consacrèrent aux pauvres de Jésus-Christ l'or des Scipions et des Fabius et réparèrent les ruines de ces temps de terreur, trop semblables à ceux que la France a subis.

La santé de madame de Sainte-Brice est languissante, elle est usée par les chagrins bien plus que par les années. Priez pour elle, monsieur, car sa vie est un grand bienfait pour les malheureux, et, personnellement, je dois à cette fidèle amie de ma jeunesse quelques derniers beaux jours. En fait de vertu, j'ai tout à apprendre d'elle; en fait de bonheur, j'ai tout à recevoir et ne puis rien lui donner.

Recevez, monsieur, l'expression de mes sentiments respectueux et profondément dévoués.

CÉCILE MAC-BUCCLEUGH.

Ternoy, mars 1804.

Monsieur le curé,

Vous vous intéressez à la santé et au bonheur de mon amie, ce bonheur est consommé à jamais, et je ne doute pas que vous ne vous unissiez à tous les sentiments que nous éprouvons.

Ce fut à l'époque des Quatre-Temps de Carême que M. Gaston de Sainte-Brice fut élevé à la prêtrise. Sa mère, souffrante et extrêmement faible, ne put se rendre à Cambrai pour assister à cette grande solennité, mais elle obtint que son fils viendrait célébrer sa première messe au château de Ternoy. Elle avait fait disposer la chapelle, qui avait reçu de nouveaux et magnifiques ornements, et le second dimanche du carême, le nouveau prêtre monta à l'autel. En le voyant dans les fonctions sacerdotales, madame de Sainte-Brice laissait lire sur son visage la pure et sainte joie qui remplissait son âme : elle était arrivée au comble de ses desirs, et cet instant la dédommageait, ainsi qu'elle me l'avait dit elle-même, de tant d'années de regrets et de malheur. Ainsi que la sainte Vierge au jour de la Purification, elle offrait à Dieu son fils, son bien-aimé, cette âme candide et noble qu'elle avait ornée comme un temple afin de la rendre digne du Dieu auquel elle la consacrait, et jamais sans doute sa prière ne fut plus fervente et plus pure qu'au moment où elle l'unifiait à celle de son fils, prêtre de Jésus-Christ. Elle ne détournait pas les yeux de l'autel et suivait avec un profond recueillement toutes les intentions du saint sacrifice. A la communion elle se leva pour aller à son tour à la sainte Table, mais nous la vîmes chanceler sous le poids de son émotion; je la soutins, elle s'avança, et elle reçut son Dieu de la main de son enfant. Elle revint à sa place d'un pas plus ferme, mais je ne pus voir son visage qu'un voile rabattu me cachait, et dans une complète immobilité elle demeura à genoux et inclinée sur sa chaise. Son action de grâce se prolongea sans qu'elle fit un mouvement ou un geste; la messe était finie depuis longtemps; l'abbé de Sainte-Brice vint enfin vers elle d'un air inquiet, et il me regarda comme pour m'interroger. Je me hasardai à toucher doucement le bras de mon amie, elle ne remua point; inquiète à mon tour, je soulevai sa tête, elle retomba,

et son corps inerte glissa dans mes bras. Elle n'était plus ! Sa belle âme s'était envolée dans un intime entretien avec son Dieu : elle n'avait pas survécu à son bonheur.

Je ne vous peindrai pas, monsieur, notre extrême douleur ; la foi seule peut tarir nos larmes, la foi qui nous garantit l'éternelle félicité de celle que nous pleurons si amèrement. Hélas ! combien elle nous manque ! que de grâces, de bonté, de vertus héroïques et modestes, enlevées soudain à notre amour ! Ses funérailles ont été un triomphe : on n'y voyait que des pauvres, et chacun d'eux avait un trait à ajouter à la plus touchante des oraisons funèbres. On avait trouvé sur son corps les instruments de sa

longue pénitence, on les a mis dans le tombeau avec elle. Elle repose, comme elle l'avait demandé, aux pieds de son père et de sa mère ; par un soin pieux elle avait fait revenir leurs restes de la terre d'exil, et les avait ensevelis dans le tombeau de leurs ancêtres, et son fils a marqué sa place auprès d'elle. Pour moi, qu'elle a comblée de bienfaits, je ne m'éloignerai pas des restes de celle que j'ai tant aimée et tant vénérée, et je passerai ici les jours que Dieu me réserve encore sur la terre.

Adieu, monsieur, prions pour elle, qui, je l'espère, prie pour nous.

Cécile.

M^{me} BOURDON.

UNE LIONNE EN AFRIQUE

(SUITE)

X

LA NIÈCE ET LA TANTE.

Je retournai chez madame Valdor dès que sa santé lui permit de recevoir. Elle était seule dans sa chambre, à moitié couchée sur son divan, et tenant dans ses mains un petit livre de prières.

« Que vous êtes bonne, madame, me dit-elle avec le plus gracieux sourire, et qu'il me tardait de vous remercier de toutes vos attentions pour moi !

— Comment vous trouvez-vous ? lui dis-je, un peu effrayée de l'extrême pâleur de son visage.

— Si bien, me répondit-elle, que j'espère pouvoir aller dimanche à la messe.

— Et monsieur votre frère ?

— Il est parti ce matin, tout à fait rassuré sur mon compte. Pauvre Gonzalve, si noble et si bon ; puisse le ciel le protéger !

— Il vous aime beaucoup, madame.

— Oh ! je le sais, jamais cœur ne fut à la fois plus tendre et plus généreux ; je suis une heureuse sœur.

— Et cependant vous vouliez mourir.

— Hélas ! chère madame, quelque agréable que soit la prison, l'espoir de la délivrance ne fait-il pas toujours palpiter le cœur du prisonnier ? Mais Dieu n'a pas voulu m'appeler à lui, je ne méritais pas cette grâce ; que sa volonté soit faite !

— Je sais, madame, que vous avez éprouvé de grands chagrins, mais vous êtes si jeune et si belle que l'avenir doit vous sourire encore.

— L'avenir céleste, dit-elle, je n'espère et ne désire rien de ce monde.

— C'est trop mépriser notre pauvre existence d'ici-bas, qui, après tout, ne mérite pas toutes les calomnies qu'on débite sur son compte, lui dis-je en riant.

— Je ne méprise point la vie, puisqu'elle est un don de Dieu, me répondit-elle de son air doux et

grave, mais le bonheur de mon frère est tout ce que je lui demande.

— Vous n'aimez donc que lui au monde ?

— Ceci est mon secret, répondit-elle d'un ton badin, tandis que ses joues se coloraient d'une teinte rosée ; puis, reprenant bien vite sa gravité :

— Je ne comprends d'existence heureuse que celle qui contribue au bonheur d'être chéris, continuait-elle ; la vie de l'égoïste me paraît insupportable, même entourée de tout l'éclat du luxe et de toutes les aises qu'on peut imaginer ; moi, je n'ai plus ni père, ni mère, ni enfant, ni fiancé, quelle joie puis-je donc espérer ici-bas ?

— Mais vous avez un bon et aimable frère, lui dis-je, un peu fâchée de l'avoir amenée sur un sujet qui paraissait lui être si pénible.

— Sans doute, mais à quoi lui suis-je bonne ?

— A lui faire aimer la vertu ; puis il trouve auprès de vous cette amitié douce et pure qui console de tant de maux.

— Ah ! me dit-elle, n'est-il pas dans l'ordre de la nature qu'il la cherche bientôt auprès d'une compagne digne de lui ? »

Elle appuya sa tête dans ses mains, et je la vis essuyer furtivement des larmes qu'il lui était impossible de retenir.

« Combien je me reproche ma maladresse ! lui dis-je en lui tendant la main.

— Ne vous reprochez rien du tout, bonne chère dame, répondit-elle de sa douce voix ; ces pleurs sans motif apparent, cette tristesse déraisonnable ne sont pas les seules faiblesses de mon misérable cœur. Oh ! si vous connaissiez ses révoltes continuelles contre l'esprit du christianisme, ses malaises indéfinissables qui naissent de ses imperfections... Mon Dieu ! qu'il m'est donc difficile d'arracher de mon âme ces subtilités de l'amour-propre, ces attachements tout humains qui la retiennent captive ! Voilà pourquoi je

désirais la mort, afin qu'elle brisât tout à coup ces liens incommodes que je n'ai pas le courage de dénouer; c'était demander la récompense avant la fin du labeur, les bénéfices de la victoire sans les chances du combat; Dieu ne l'a pas permis, et cependant il a accordé cette grâce à plusieurs de ses serviteurs. »

Pendant qu'elle parlait, je voyais à découvert la lutte de la vertu contre les passions dans son âme tendre et ardente.

« Non, Dieu n'a pas voulu que vous mouriez, lui dis-je, parce que vos bons conseils et vos exemples sont encore nécessaires à ce Gonzalve que vous chérissiez si tendrement; il ne l'a pas voulu, parce que vous pouvez être encore utile à quelques-uns de vos frères en Jésus-Christ. Qui peut savoir quels sont les desseins de la Providence dans ce pays étranger, dont vous avez si facilement appris la langue? Peut-être vous destine-t-elle à convertir au christianisme quelqu'une de ces pauvres femmes arabes dont je vous ai entendu plaindre le sort.

— Ah! s'il m'était permis de l'espérer! dit-elle en s'animant tout à coup de cette ardeur enthousiaste qui faisait le fond de son caractère; si je pouvais venir en aide à quelqu'une de ces malheureuses créatures, développer son intelligence, préparer son cœur à la connaissance des vérités consolantes de la foi! Oh! puisse-je donner mon sang et ma vie pour atteindre un si noble but! Mais une telle gloire ne m'est pas réservée, je vous l'ai dit, chère madame, je n'ai d'espoir que dans la mort. »

Comme elle achevait ces paroles, un domestique vint lui apporter une lettre.

« C'est de mon frère, dit-elle avec émotion; vous permettez, madame? »

Tandis qu'elle lisait cette lettre écrite à la hâte sur une caisse de tambour, je la voyais palpitante de joie et de tendresse; toute l'affection de M. de Beaulieu pour cette charmante créature ne me parut plus qu'un sentiment faible et décoloré en comparaison du chaste amour qui se peignait sur les traits de sa sœur. « Pauvre Stéphanie! pensai-je alors; quel cœur mortel pourrait battre à l'unisson du tien! Oh! je conçois maintenant pourquoi la mort te semblait douce et désirable, elle qui doit te réunir à cette beauté toujours ancienne et toujours nouvelle, qui seule peut éteindre ta soif d'aimer. Non, non, Stéphanie, n'espère pas de remède ici-bas au mal qui te consume, car Dieu seul peut remplir ton cœur. »

Et comme la jeune femme repliait le billet en me disant : « Il se porte bien, et cette lettre, pleine de bons et pieux sentiments, me comble de joie, » sœur Constance entra dans la chambre.

Jamais la pitié douce, aimable, indulgente, ne pourrait être mieux représentée que par cette humble servante des pauvres. Le Dieu de paix avait pris possession de son âme, et rien ne pouvait en troubler la sérénité.

« Comment se fait-il, disais-je, pendant que la sœur, que j'aimais déjà comme une ancienne amie, s'informait des nouvelles de madame Valdor, comment se fait-il que celle-ci, qui, comme Stéphanie, n'a plus ni père, ni mère, ni enfant, ni époux, paraît si calme et si heureuse qu'on serait tenté de croire qu'elle jouit déjà de la béatitude céleste, tandis que la pieuse, la fervente Stéphanie, n'attend que dans le ciel le bonheur qui lui fuit? Ne serait-ce point

qu'il faut une longue pratique de la vertu pour acquérir cette humilité sans réserve, cette abnégation entière et absolue de notre propre volonté, qui est comme la pierre de touche de la perfection chrétienne? »

« Comment! vous nous quittez déjà! Cela n'est pas aimable de votre part, dis-je à la religieuse, qui, après m'avoir demandé des nouvelles de ma famille, se disposait à prendre congé.

— Il le faut bien, répondit-elle simplement, j'ai encore plusieurs malades à voir, entre autres une jeune fille arabe très-intéressante, qui s'est si fort troublée en voyant tomber un enfant du haut d'une galerie, que la pauvre a été atteinte d'une fièvre nerveuse, fort alarmante en vérité.

— O mon Dieu! Yamouna la blonde, n'est-ce pas?

— Vous la connaissez donc? me dit la sœur.

— Je l'ai vue une fois, le soir même de l'accident, et sa voix si douce, son sourire mélancolique, sa physionomie intelligente m'ont frappée plus encore que la couleur de ses cheveux. Vous dites qu'elle est bien malade?

— Oui, madame, et les soins même qu'on a pris d'elle ont beaucoup aggravé son mal.

— Comment cela? demanda Stéphanie.

— Voici, répondit sœur Constance. Dès que ses compagnes eurent remarqué sa pâleur et son tremblement nerveux, elles la forcèrent à employer un remède, le plus efficace de tous dans leur opinion, la danse, qui chasse le mauvais esprit. Par malheur cet exercice violent, qui leur réussit quelquefois, lorsqu'il s'agit, par exemple, de rétablir promptement la transpiration, ne pouvait dans cette circonstance qu'augmenter encore la surexcitation du système nerveux, et il a changé en maladie véritable une émotion passagère.

— Est-ce Yamouna elle-même qui vous a fait appeler, ma sœur?

— Non, c'est sa nourrice, bonne vieille négresse que je connaissais pour avoir pensé pendant quelque temps une blessure qu'elle s'était faite à la jambe.

— Et cette jeune fille est musulmane, vous en êtes sûre? » ajoutai-je.

Sœur Constance et Stéphanie me regardèrent avec des yeux étonnés.

« Comment en serait-il autrement? » répondit la religieuse.

Je leur redis alors en peu de mots l'histoire qui m'avait été racontée par l'officier d'état-major, et le rapprochement que je croyais entrevoir entre la Mauresque sauvée par M. de Beaulieu au siège de Constantine et la blonde Yamouna.

« C'est bien extraordinaire, dit Stéphanie qui m'avait écoutée avec la plus grande attention, jamais Gonzalve ne m'a parlé de cette circonstance de sa vie militaire. Pauvre jeune fille! je voudrais bien la voir! il me semble que je l'aime déjà par ce que vous m'en dites, et aussi par cette pensée que peut-être mon frère l'a arrachée à la mort. Ma chère sœur, il faudrait l'interroger à ce sujet, et, si elle est musulmane, eh bien, vous, qui êtes si persuasive, vous la convertirez à notre sainte religion. »

La religieuse soupira, et je vis ses yeux se remplir de larmes.

« Hélas! dit-elle, vous savez ce que j'ai promis, et que, pour obtenir la permission de faire un peu de

bien temporel à ces pauvres Arabes, il a fallu jurer de ne point s'occuper du salut de leurs âmes. »

Elle se retira, et je sortis avec elle.

A peine avions-nous fait quelques pas dans la rue d'Aumale, que des gémissements plaintifs, auxquels succédèrent bientôt des cris de rage et de désespoir, frappèrent soudain nos oreilles.

« Qu'est-il donc arrivé dans cette maison ? demanda la religieuse à une marchande qui était assise sur la porte de sa boutique.

— Ne m'en parlez point, répondit cette femme d'un ton de mauvaise humeur, voilà huit jours que ce tintamarre dure du matin au soir, et, pour peu que cela continue, il n'y aura plus moyen d'y tenir.

— Mais c'est une personne qui souffre ! reprit la sœur d'une voix émue.

— Quant à ça, je crois bien que cette grande dame n'est pas à la noce maintenant, répondit grossièrement la marchande, quoiqu'on dise qu'elle ne s'est cassé ni bras ni jambe en tombant de cheval. »

Les cris redoublèrent de violence.

« A-t-elle un médecin ? quelqu'un pour la soigner ? demanda la sœur.

— Est-ce que je sais, moi ? Cette dame faisait la fière envers nous, elle vous regardait à peine, comme si elle eût été d'une autre pâte que nous. Quand cet accident lui est arrivé, je suis montée dans sa chambre pour lui offrir mes services, elle m'a flanquée à la porte en m'appelant curieuse, impertinente, un tas de sottises, et depuis lors je me suis dit : Qu'elle se débrouille comme elle pourra, ce ne sont pas mes affaires, et je ne m'en suis plus occupée.

— Adieu, madame, me dit sœur Constance, je vais voir si je peux être utile à cette dame. »

J'eus honte de laisser la vieille bonne religieuse s'exposer seule à quelque outrage, et je la suivis.

La maison où nous pénétrâmes était vaste, mais sombre, comme beaucoup de maisons arabes. Guidées par les cris qui ressemblaient alors aux hurlements d'une bête farouche, nous arrivâmes à la porte d'une salle basse. Sœur Constance frappa trois ou quatre petits coups, et comme on ne lui répondait point, elle mit la main sur le loquet. Au même moment un hussard sortit d'une chambre voisine, et, ôtant sa pipe de la bouche, nous demanda poliment ce que nous désirions.

« Soulager l'infortunée qui pousse ces cris, si cela dépend de moi, répondit la bonne religieuse.

— Ma foi, ma sœur, dit le soldat d'un ton respectueux, je ne sais trop ce que vous pourriez lui faire ; quand ça lui prend, quatre hommes et un caporal ne suffiraient pas pour la contenir ; alors je ferme soigneusement la porte à double tour, et j'attends que la crise soit passée.

— Mais n'a-t-elle ici ni parents ni connaissances ? Quelle est donc cette malheureuse femme ?

— Une dame fort riche, à ce qu'on dit, qui a fait l'étape de Toulon à Constantine pour se promener ; elle monte à cheval comme un chasseur, mais comme il n'y a pas de si bon cavalier qui ne tombe de temps en temps, un beau jour elle est tombée aussi, juste au beau milieu du Rhummel, ce qui est cause qu'elle ne s'est pas fait beaucoup de mal ; mais il y a apparence que ça lui a causé une révolution, car elle perd la tête, elle égratigne tous ceux qui lui tombent sous la main, si bien que personne n'ose plus s'appro-

cher d'elle maintenant. Le chirurgien dit comme ça qu'il faut laisser faire, que ce mal passera tout seul, à moins qu'il ne l'emporte ; et, comme mademoiselle Adèle, sa femme de chambre, une jolie fille, ma foi, a trouvé bien vite une autre place ; comme le cousin de la dame, qui était venu avec elle, a décampé en disant que ses affaires l'obligeaient à retourner en France, mon capitaine m'a dit comme ça en partant pour Sétif : « Cette dame est ma payse, et par ainsi tu as trop d'esprit, Fournier, pour ne pas comprendre que je ne puis la laisser privée de tout secours. Puisque tu restes à l'escadron et que tu es un brave homme, je te promets une bonne récompense si tu veux la soigner jusqu'à ce qu'elle meure ou qu'elle en réchappe. » Moi je lui ai répondu : « Suffit, mon capitaine, après avoir pensé mon cheval chaque jour, je ne bougerai pas d'ici. » Et je tiens parole.

— Mon Dieu ! que de misères dans cette vallée de larmes ! s'écria la bonne sœur tout émue ; mon ami, ouvrez-nous cette porte. »

Le soldat hésita un instant.

« C'est qu'elle est emportée comme un cheval qui a pris le mors aux dents, et qu'elle n'est pas facile à gouverner. »

Puis, comme les cris cessaient peu à peu, il tira une clef de sa poche et entr'ouvrit la porte avec précaution.

Un spectacle déchirant s'offrit alors à nos regards. Dans une chambre basse et humide, à peine éclairée par un faible jour, une grande femme, pâle, et maigre comme un squelette, se tenait debout, cramponnée contre les barreaux d'une petite lucarne donnant sur la rue. Ses vêtements, d'une riche étoffe, tombaient en lambeaux le long de ses membres décharnés ; des cheveux rares et gris pendaient en désordre sur ses épaules ; un lit de fer, quelques petits meubles brisés et épars ça et là sur les nattes qui couvraient le sol, et dont l'élégance contrastait avec les murs noirs de cette espèce de cachot, composaient tout le mobilier. Au bruit que nous fîmes en entrant, la grande femme se retourna, fixant sur nous ses yeux hagards ; je jetai un cri de surprise et de terreur. — Cette créature si hideuse était la fière amazone d'El-Arrouch, la vicomtesse de Veaucouliers.

Mon Dieu ! mon Dieu ! où étaient alors les diamants qui scintillaient sur son front en brillant diadème, lorsque je l'avais aperçue pour la dernière fois au bal du palais ? Qu'étaient devenus ces beaux cheveux noirs, cette taille élégante, ces couleurs rosées qui en faisaient encore une beauté si remarquable ?

« C'est donc toi, Gonzalve ? dit-elle d'une voix ra-doucie. Viens-tu me donner de ses nouvelles ? »

Puis changeant tout à coup de ton et de langage :

« Qui êtes-vous, et qui vous rend si hardies de vous présenter chez moi sans vous faire annoncer ?

— Madame, dit la bonne sœur en s'avancant intrépidement pendant que je me tenais immobile à la porte sans oser faire un pas, votre femme de chambre vous a quittée, dit-on, permettez que je la remplace pour vous aider à vous mettre au lit.

— Adèle est partie, dites-vous, répondit madame de Veaucouliers en grinçant des dents ; pardi ! c'est dommage, car j'aurais eu un certain plaisir à lui casser ma cravache sur la figure avant de la mettre à la porte. Et vous vous présentez à sa place ? Vous me paraissez bien vieille pour un tel emploi ; n'importe, à

tout prendre, je l'aime mieux ainsi... mais ce jeune homme, pourquoi n'entre-il point tout de suite? Forcéz-le à revenir, je dois le ménager, lui seul peut me dire ce qu'elle est devenue.

— Avant tout, madame, il faut prendre du repos, car vous êtes bien fatiguée.

— C'est vrai, j'ai tant couru aujourd'hui pour retrouver mon enfant. »

Lorsque, après des peines infinies, la bonne sœur fut parvenue à coucher la malade et à lui faire avaler quelques gouttes d'une potion calmante, soit effet du remède, soit excès de fatigue, madame de Veaucouliers ferma les yeux et tomba dans une espèce de somnolence qui sembla de bon augure à la sœur.

« L'état de cette pauvre dame n'est pas désespéré, me dit-elle avec une sainte joie, mais il faudrait un traitement énergique, puis des garde-malades patientes et entendues : je verrai tout à l'heure le chirurgien qui la visite, et je m'entendrai avec lui pour la faire soigner. »

Qu'elle est belle et noble la charité chrétienne, qui, sans perdre le temps de s'enquérir des mœurs ou de la religion de l'être qui souffre, le ramasse sur la route, bande ses plaies comme le bon samaritain, le réchauffe de sa chaleur, le nourrit de sa substance ; qui donne aux orphelins de tendres mères, aux vieillards sans enfant des filles dévouées, et aux femmes flétries par le souffle des passions, des vierges pures et sans tache qui trouvent leur bonheur dans les fonctions les plus pénibles, dans les soins les plus répugnants, pourvu qu'ils soient utiles aux malheureux !

XI

LA BELLE AUX CHEVEUX D'OR.

Trois mois s'étaient écoulés depuis la scène que nous venons de décrire ; déjà la cigogne voyageuse avait construit son nid sur le toit des maisons, et, fendait l'air de ses larges ailes, elle allait chercher au loin les serpents et les insectes dont elle nourrit ses petits, tandis que sa compagne, un pied en l'air, comme prête à tout événement, veillait sur sa couvée avec une sollicitude maternelle. Les bédouins n'arrivaient plus au marché avec les gros bouquets de roses qu'ils y portaient naguère, mais ils vendaient au coin des rues d'énormes quantités d'artichauts sauvages enfilés l'un après l'autre comme des grains de chapelet. Nous étions à la fin de ce joli mois de mai si frais et si poétique dans notre belle France, et déjà le soleil dardait ses rayons ardents sur les rochers du Mansourah et du Coudiat-aty, et le vent du désert desséchait l'herbe naissante. Le jour dont nous allons parler, le siroco, soufflant avec violence, chassait devant lui des tourbillons de sable ; des nuées de sauterelles, s'avancant en bataillons serrés, obscurcissaient la clarté du ciel ; les riches Arabes n'avaient pas quitté leur demeure, et les hommes du peuple, enveloppés dans leurs burnous, se tenaient étendus, la face vers la terre, sur le seuil des mosquées ou sur les bancs de pierre qui se trouvent à la porte d'un grand nombre de maisons.

L'aiguille du cadran marquait midi à l'horloge du palais, lorsqu'une jeune femme traversa la place du Gouvernement alors déserte, descendit l'escalier qui conduit devant l'église, enfila d'abord la rue d'Au-

male, et, passant sous la voûte qui aboutit à la rue des Juifs, s'enfonça résolument dans ce dédale de passages tortueux, de ruelles étroites dont se compose le quartier arabe.

La mise de cette femme était d'une simplicité qui n'excluait point l'élégance ; sa démarche ferme et gracieuse, malgré les rafales de l'énergant siroco, qui lui lançait au visage une poussière brûlante, n'annonçait ni crainte ni hésitation ; elle se glissait au milieu des Juifs, des Maures et des Arabes nonchalamment accroupis sur le devant des boutiques, étendus le long des murs.

Après plusieurs détours au milieu de cette espèce de labyrinthe, la jeune femme arriva à la porte d'une petite maison dont la façade dominait les herges verticales du Rummel, non loin du pont d'El-Cantara. Il lui fallut courber sa taille mince et flexible pour passer cette porte si basse, qu'on eût dit qu'elle n'était pas faite à l'usage des hommes, mais avant même d'avoir pénétré dans la cour, elle se trouva en présence d'une autre femme qui accourait à sa rencontre. Cette dernière portait le costume des ouvrières françaises, elle était d'un âge mûr, grande, forte et d'un extérieur honnête.

« J'attendais madame avec impatience, dit-elle, pour l'avertir que, malgré mon désir de lui être agréable, il m'est impossible de rester un jour de plus dans cette maison.

— Que vous est-il donc arrivé de si terrible, ma pauvre Françoise, pour manquer ainsi à vos engagements ?

— J'avais, en effet, promis à madame de servir une femme malade, mais non pas un démon sorti de l'enfer, répondit-elle avec chaleur.

— Ne vous avais-je pas averti que le caractère de ma tante était un peu difficile ?

— Difficile, oui ; mais insupportable, non.

— C'est assez, répondit la jeune femme avec un soupir, dès que vous le voudrez, nous réglerons nos comptes, vous retournerez en France, et je viendrai prendre votre place.

— Vous, madame ! s'écria Françoise, vous ne vous rappelez donc plus dans quel état de dépérissement vous étiez à mon arrivée ? Il vous est impossible de soigner seule cette dame.

— Ce qui est impossible, c'est de laisser manquer de soins la femme de mon oncle, du protecteur de votre fils.

— Oh ! madame, quel souvenir ! si vous saviez cependant tout ce que j'ai souffert depuis six semaines que je suis ici !

— Et qui peut le savoir mieux que moi ? Recevez mes remerciements pour vos bons offices, Françoise, vous partirez demain ; c'est à mon tour maintenant.

— Non, je patienterai encore, car vous mourriez à la tâche, et vous êtes une trop bonne dame pour que j'aie le cœur de vous abandonner ainsi.

— Stéphanie, est-ce vous enfin ? cria une voix impérieuse ; montez sans perdre votre temps à écouter cette sotte créature, qui vous fait sans doute quelque fagot sur mon compte. »

Madame de Veaucouliers, car c'était elle, reçut Stéphanie avec l'air superbe que n'avait pu lui faire perdre le souvenir humiliant de sa démenée passagère. Les souffrances avaient aigri son humeur sans

mater son orgueil, et cette longue affliction que Dieu lui ménageait peut-être dans son infinie miséricorde pour ouvrir son âme au repentir, n'avait servi jusqu'alors qu'à l'entraîner plus avant dans le gouffre du désespoir. Le mal qui consumait ses chairs et qui la dévorait toute vivante, faisait des progrès effrayants; la malheureuse, enchaînée sur son lit, passait les longues heures du jour et de la nuit à blasphémer contre la Providence; puis, quand l'aiguillon de la douleur, s'éteignant pour quelques jours, lui permettait d'ouvrir son cœur à l'espoir de la guérison, la pauvre créature rêvait de fêtes et de plaisirs, et, son miroir à la main, elle étudiait l'art difficile d'effacer de son visage les traces de l'âge et de la maladie.

Madame Valdor, au contraire, avait trouvé dans sa piété et dans ses efforts courageux un remède efficace à ses chagrins. En apprenant par la bonne religieuse l'état de délaissement et de folie où se trouvait son ennemie mortelle, la femme qui avait eu sur sa destinée une si fatale influence, elle éprouva d'abord un sentiment confus de peine et de plaisir; mais la religion lui cria aussitôt que le moment était venu de se montrer digne du nom de chrétienne, et la généreuse Stéphanie ne pensa plus qu'aux moyens de soulager l'infortunée. De concert avec sœur Constance, elle fit transporter la vicomtesse dans un appartement isolé, où l'air arrivait frais et pur, sans que les voisins fussent troublés par ses cris; elle écrivit au général pour le réconcilier avec sa femme ou pour en obtenir au moins quelques secours pécuniaires, et elle s'installa près du lit de la malade, dont les accès de fureur cédèrent enfin à un traitement intelligent.

Malheureusement en recouvrant la raison, madame de Veaucouliers retrouva aussi sa méchanceté. Incapable du généreux dévouement dont madame Valdor faisait preuve, elle s'obstinait à chercher à sa conduite un but intéressé, et contemplant d'un œil d'envie l'angélique beauté de sa nièce, elle ne recevait ses soins qu'avec aigreur et défiance. En vain Stéphanie s'efforçait de ranimer ce cœur de glace, de le réchauffer à la douce flamme de la charité chrétienne, elle échouait dans ses insinuations les plus adroites comme dans ses exhortations les plus tendres; mais si ses prières ferventes ne paraissaient pas exaucées, elles étaient cependant recueillies dans le ciel, et elle en ressentait au moins pour elle-même les effets salutaires. Au lieu de cette tristesse mortelle qui lui faisait autrefois désirer la mort, purifiée par l'entier sacrifice de son ressentiment, elle n'éprouvait plus que le désir d'accomplir la volonté de Dieu en se rendant utile à son prochain; de nombreuses pensées s'étaient enfuies à l'éclat de la lumière céleste, comme les oiseaux de nuit à la clarté du jour.

Penchée sur le lit de douleur, la jeune femme, profitant des leçons de sœur Constance, pensait d'une main légère l'affreux mal qui dévorait le sein de la malade.

« Encore un peu de patience, répondait-elle avec douceur aux cris et aux injures de madame de Veaucouliers, un instant encore et le pansement sera terminé; tenez, voilà qui est fini.

— Oui, mais demain il faudra recommencer, et il en sera longtemps ainsi, disait la vicomtesse; pourquoi n'ai-je pas le courage de mettre fin à tant de

maux? J'y réfléchis depuis plusieurs jours, une balle dans la tête, et tout serait dit.

— Oh! de grâce, ne prononcez pas ces affreuses paroles. Au nom de Dieu, qui peut, s'il lui plaît, vous rendre la santé et le bonheur; au nom de votre fille que vous aimez tant, chassez de votre esprit cette pensée coupable.

— Ma fille! interrompit la vicomtesse émue par l'amour maternel, le seul sentiment qui fut demeuré pur dans son âme; oh! si je revoyais ma fille, je pourrais encore supporter l'existence.

— Eh bien, dit madame Valdor, donnez-moi son adresse, et je vais lui écrire à l'instant même. »

La pauvre malade poussa un douloureux soupir.

« Vous ne savez donc point que je n'ai plus d'enfant! dit-elle en fondant en larmes.

— Eh quoi! madame de Lonpré?... » balbutia Stéphanie dans un trouble extraordinaire.

Il y eut un moment de silence, pendant lequel la malheureuse mère donnait un libre cours à ses larmes, tandis que la jeune femme, vivement émue, n'osait l'interroger davantage.

« Le bâtiment qui ramenait ma fille en France avec son mari et son enfant, a fait naufrage près de Tanger, dit-elle enfin; plusieurs passagers se sont sauvés, et j'avais toujours espéré que Cécile était de ce nombre, car un matelot de l'équipage m'en avait donné l'assurance; mais il y a douze ans de cela, et toutes mes recherches ont été vaines.

— Pauvre mère! s'écria madame Valdor en mêlant ses larmes à celles de son ancienne ennemie.

— Oui, pauvre mère, qui a préparé elle-même la perte de son enfant en la donnant à Lucien, votre ancien fiancé! Ah! Dieu est juste, il faut bien l'avouer pourtant! »

Et les sanglots étouffèrent sa voix.

« Allons, calmez-vous, ma pauvre tante, dit Stéphanie qui avait beaucoup de peine à contenir elle-même sa douloureuse émotion, et priez le Seigneur de vous venir en aide. »

Madame de Veaucouliers baissa la tête sans répondre. Pour la première fois de sa vie peut-être, elle fit de sérieuses réflexions, le tourbillon des plaisirs ne venait plus la distraire de ses pensées, et le remords s'éveillait dans son âme.

La pendule sonna quatre heures, et Stéphanie, qui priait tout bas pour celui qu'elle ne devait plus revoir sur la terre, se leva précipitamment.

« Il faut que je vous quitte, dit-elle à la malade, mais ce n'est que pour une heure ou deux; courage, ma tante, le docteur ne tardera pas à venir, et la nuit sera bonne, j'espère. »

La vicomtesse lui tendit la main, c'était la première marque de bienveillance que madame Valdor recevait de cette femme qui l'avait tant fait souffrir; la chrétienne fervente serra avec affection cette main qu'elle eût repoussée jadis.

« Au revoir, » lui dit-elle avec un doux sourire.

En descendant rapidement l'escalier, elle enfila de nouveau les petites rues étroites et s'arrêta devant une autre maison, à la porte de laquelle un esclave noir était étendu sur un banc de pierre. Le nègre leva nonchalamment la tête, et, reconnaissant la visiteuse, il reprit sans mot dire la position horizontale. Madame Valdor pénétra alors dans une vaste cour pavée de marbre blanc et lambrissée de carreaux

de faïence, au milieu de laquelle il y avait une citerne.

A peine le bruit de ses pas eut-il retenti dans cette enceinte, qu'une jeune Mauresque descendit l'escalier et s'avança à sa rencontre.

« Je t'ai attendu bien longtemps, lui dit-elle en lui baisant les mains ; je craignais de ne pas te voir aujourd'hui, lumière de mes yeux, et j'étais bien triste, vois-tu, car ta présence me réjouit, comme la pluie du ciel rafraîchit la terre desséchée par le vent du désert. »

Celle qui parlait de la sorte avait à peine quinze à seize ans. La djebba bleu de ciel recouverte d'une étoffe de Tunis à larges raies, et retenue autour de sa taille par une écharpe de soie, descendait jusqu'à la cheville et laissait apercevoir les bracelets d'or dont ses jambes étaient ornées. Un mouchoir à raies rouges et or cachait à demi ses beaux cheveux blonds, noués derrière la tête par un ruban de soie noire, et son collier de sequins faisait ressortir la blancheur de son cou.

« Je n'ai pu venir plus tôt, aimable enfant, dit madame Valdor ; autrement j'aurais été plus exacte au rendez-vous ; moi aussi, j'ai du plaisir à être auprès de toi. »

Elles pénétrèrent ensemble dans une pièce longue et étroite, n'ayant d'autres meubles qu'un tapis et des coussins. Madame Valdor s'assit sur le matelas du marabout, et la petite Mauresque s'accroupit aussitôt. Elle avait laissé à la porte de cette chambre sans fenêtre ses babouches de velours ; ses pieds nus, dont les ongles étaient teints en rouge, ressortaient dans toute leur perfection sur des coussins de soie jaune.

Stéphanie la regardait avec complaisance, comme on contemple un enfant bien-aimé.

« Cette chambre n'est pas digne de toi, dit la Mauresque, mais c'est la mienne, et nous y serons plus tranquilles que dans le bel appartement de Khadidja. »

— Ne crains-tu pas que ta belle-mère ne voie de mauvais œil mes fréquentes visites ?

— Non, Khadidja dit beaucoup de mal des Françaises, mais cependant elle aime à les voir, et si elle te savait ici, elle viendrait bien vite t'y chercher, surtout parce que tu es l'amie de la bonne sœur, qui a guéri la petite Aï-ha.

— Et toi, aimes-tu les Françaises ? dit Stéphanie en souriant.

— Oh ! de tout mon cœur, et les Français aussi, depuis l'instant où le jeune officier m'a retirée de la maison en flammes, comme je te le racontais hier... Jésus, Marie ! quelle affreuse journée !

— Yamouna, qui t'a donc appris à prononcer en notre langue les noms sacrés d'Aïssa et de Marien ?

— Je n'en sais rien, je les ai toujours sus sans doute ; mais parle-moi encore de ce bon Jésus, qui est mort pour sauver le monde, les femmes aussi bien que les hommes. Quand tu me dis ces belles choses, mon cœur s'ouvre à l'amour de Jésus, comme la fleur du cactus aux gouttes de rosée, je voudrais t'entendre toujours ! Ah ! que vous êtes heureuses, vous autres Françaises, d'avoir un Dieu si bon, qui ne veut pas que vous soyez les esclaves des hommes, et qui vous garde une place dans le même paradis ! Dis-moi, Stéphanie, comment ferais-je pour devenir chrétienne ?

— Dieu nous viendra en aide, dit madame Valdor en l'attirant sur son cœur ; je ne sais de quel côté nous viendra le secours, mais il viendra, j'en suis sûre ; en attendant, crois et espère, chère enfant. — Maintenant je dois te quitter tout de suite, car je suis attendue avec impatience par une de mes parentes malade, mais je reviendrai bientôt, et je te lirai plusieurs passages de l'Évangile, le livre par excellence, où est contenue la belle et douce morale de la religion du Christ. Toi cependant, prie le bon Jésus et la vierge Marie, sa mère, de te prendre sous leur protection. »

Elle la baisa au front et sortit aussitôt, malgré les instances de Yamouna pour la retenir plus longtemps.

Comtesse de la Roche.

(La suite au prochain numéro.)

Enigme Historique.

Quelle est la femme vivant dans les premières années du dix-neuvième siècle, qui sut, quoique étrangère, se faire un nom dans les lettres françaises, que l'on vit plus tard, désabusée des plaisirs du monde, et livrée à une exaltation mystique, exercer une grande influence sur un puissant souverain et même sur les destinées de notre patrie ?

LE PROGRÈS MUSICAL.

N° 7.

Nous appelons, ce mois-ci, l'attention de nos abonnés sur plusieurs compositions nouvelles, trop remarquables à tous les titres pour qu'on s'abstienne d'en faire mention.

Les *Vagues de l'Océan*, belle fantaisie pour piano, de moyenne force ; *Alboni*, valse ; *Loriska*, polka-mazurka, par Moniot ; *Nina*, charmante et facile polka ; *Pérette*, id ; *Rochel*, schottisch ; par J. Tollot ; et *Brise du soir*, jolie valse de Bourgoin.

Ces divers morceaux, édités par M. Paté, seront assurément très-recherchés dans les salons.

Au moment où vont commencer les études des distributions de prix, on saura gré au même éditeur d'avoir mis à la disposition de nos abonnés six *chœurs à trois voix* avec solo, d'un excellent effet dans les fêtes et cérémonies musicales, et composées par M. Picard.

REVUE MUSICALE

C'est par erreur que le compte-rendu de la matinée musicale de mademoiselle Deberc n'a pas été signé; il est de madame A. BOISCONTIER.

Il se fait de tous côtés, en ce moment, une musique formidable. En Italie, le tambour bat, le canon tonne, les fanfares retentissent; en France, le vent gémit, la foudre gronde, la pluie bat tristement les vitres. Chacun se demande avec anxiété quand s'éteindront ces bruits terribles, quand les hommes cesseront de s'entretenir, et quand le ciel deviendra plus clément. Cet état de chose inquiète le cœur, et l'on s'occupe peu des arts, oiseaux charmants qui ont besoin d'air libre, de bonheur et de soleil. Jetons cependant un coup d'œil rapide sur les œuvres musicales du mois de juin; ce sont les derniers échos de la vie parisienne, la dernière chanson du printemps. Nous allons bientôt gagner nos retraites solitaires, nids d'aigles bâtis sur la crête des montagnes, nids de fauvettes, cachés sous les ombrages des vallées. Chacune dans notre sphère, chacune selon nos goûts, nous allons saluer la splendide nature, cueillir les fleurs qu'elle fait naître, respirer les parfums qu'elle exhale, retrouver le repos qu'elle permet; mais comme le souvenir des personnes et des choses absentes a des charmes infinis pour ceux qui s'éloignent, faisons notre petite provision de souvenirs et réunissons celles de nos impressions qui nous ont semblé les meilleures. C'est un bagage philosophique facile à porter et qui peut servir en voyage.

Mozart était fort jeune et bien pauvre encore; il donnait des leçons pour vivre, mais comme les leçons étaient rares et qu'on les payait peu, il s'ensuit que le musicien faisait maigre chère. Par un hasard providentiel, la comtesse de Thun l'entendit un soir jouer une symphonie sur son forté, et depuis ce moment la protection de la grande dame n'abandonna pas l'humble artiste. Ayant obtenu de Joseph II une chambre dans les combles du palais pour y loger son jeune favori, elle lui facilita quelque temps après une audition de l'empereur; c'était, à cette époque, une faveur insigne dont le jeune compositeur eut le bon sens de savoir profiter. Le 13 juillet 1782, Mozart fit représenter sur le théâtre de Vienne un opéra intitulé : *L'Enlèvement au Sérail*. C'est cet ouvrage que M. Carvalho vient d'offrir au public du Théâtre-Lyrique. Nous n'entrerons pas dans les détails de la fable sur laquelle le grand musicien a brodé sa partition. Osmine, Pedrille, Blondine et dona Constance forment le cortège obligé de ces sortes de libretti moitié turcs, moitié espagnols. Après une belle page symphonique qui sert d'ouverture et où passent, sous des formes variées, les principaux motifs de l'opéra, la toile se lève; deux airs bouffes d'un cachet fort original, un chœur rempli de charme, chanté par les femmes du harem, les couplets dialogués d'une chanson à boire, une belle

marche turque que les pianistes allemands connaissent depuis longtemps, des morceaux d'ensemble et un quatuor final d'un effet merveilleux; tels sont les éléments principaux de cette œuvre où l'on retrouve la touche du maître dans tous les détails.

On donnait le même soir au Théâtre Lyrique, *Abou-Hassan*, opéra en un acte de Weber. Ces deux ouvrages, dont l'action se passe sous le même ciel, offraient des similitudes fâcheuses dont il eût fallu prévoir les inconvénients à la représentation; c'est sans doute pour cela que la partition du maître allemand n'a pas obtenu un grand succès. Il faut dire aussi que Weber, âgé seulement de vingt-quatre ans quand il composa cet ouvrage, n'était pas encore entré dans sa voie; perdu dans les sentiers de l'art, cherchant la lumière qui devait lui indiquer la belle et large route qu'il a suivie depuis, il marchait, en tâtonnant, dans la carrière; aussi cette première étude lyrique n'est-elle pas à la hauteur du célèbre talent auquel on doit *Freyschutz*, *Euryanthe* et *Oberon*.

Avant la fermeture du Théâtre Italien, la direction a voulu contribuer à l'enrôlement des volontaires italiens; elle a donc organisé à cet effet une représentation extraordinaire à prix doublé! On jouait *Il Trovatore* avec Tamberlick, mesdames Frezzolini et Borghi Mamo qui, par exception, reprenait le magnifique rôle d'Azucena. La salle était comble et la recette aura certes permis à de nombreux amis de l'Italie d'aller s'enrôler sous les bannières de l'indépendance. Ajoutons que madame Frezzolini, trahie par ses forces, n'a pu achever le rôle de Léonora, elle est tombée après la scène du *Miserere* et a été emportée dans la coulisse par M. Corsi.

Sur un charmant libretto de MM. Cormon et Michel Carré, intitulé *le Diable au moulin*, et représenté tout récemment à l'Opéra-Comique, M. Gevaert a fait une partition très-médiocre; il y avait pourtant dans l'imbroglio des détails pleins d'originalité et dans les caractères des nuances fines, qui eussent dû mieux inspirer l'auteur de *Quentin Durward*. Du reste, M. Gevaert n'a pas de gaieté, ses compositions sont d'un ordre grave; c'est une qualité précieuse sans doute, mais un peu de sel attique mêlé au genre sérieux est indispensable au théâtre, et il eût été désirable qu'on eût trouvé plus d'analogie entre la partition et le libretto.

Vous connaissez toutes, mes chères lectrices, le charmant village de Saint-Gratien? Qui n'a pas été, par un beau jour d'été, visiter ces jolies petites maisons blanches perdues dans les touffes de sureaux et d'acacias que baignent les eaux limpides du lac d'Enghien. Une vieille église toute couverte de mousse et de lierres, qui en occupe le centre, semble prête à s'écrouler sous le poids deson clocher plusieurs fois centenaire. En effet, il ne serait pas prudent d'aller se recueillir sous ses voûtes tremblantes; aussi les habitants de Saint-Gratien

tien ont-ils fait bâtir une cathédrale microscopique d'un excellent style et que l'on a consacrée il y a quelques jours. Le curé a d'abord prononcé une courte allocution dans laquelle il a remercié chaleureusement les habitants du village du concours généreux qu'ils ont apporté à l'érection du monument. Puis le maire a dit quelques paroles patriotiques, rappelant que Gatinat, qui a habité Saint-Gratien, sut aussi conquérir d'immortels lauriers sur cette terre du Piémont, où vont combattre nos soldats. L'évêque de Versailles a célébré l'office, et le canon a retenti, car on avait fait venir des artilleurs. Voici certes de bien belles ovations rendues à ce petit temple chrétien, caché sous les ombrages d'un hameau.

M. Auguste Durand, organiste de Saint-Roch, a exécuté plusieurs morceaux de musique religieuse avec la perfection que donne un grand talent et le sentiment profond qui naît d'un grand cœur. Michot a dit de sa voix sympathique un *Ave Maria* et un *O salutaris*, Bataille a chanté un *Ave Verum* en artiste à qui tous les genres de musique sont familiers. La princesse Mathilde et le ministre des cultes assistaient à cette cérémonie qui s'est terminée, lors de la sortie de l'église, par un véritable festin de Balthazar servi en plein air dans la délicieuse villa du maire de Saint-Gratien.

MARIE LASSAVER.

Correspondance.

BRODERIES.

PLANCHE VII. — 1 à 6, Robe longue pour enfant, ou peignoir : — 1, Devant de la jupe — 2, Plastron du corsage — 3 et 4, Entre-deux destinés au corsage du peignoir — 5 et 6, Entre-deux et garniture pour la manche du peignoir — 6 (bis), *Eglé* — 7 et 8, Plastron et garniture pour chemise de femme — 9, *Alice* — 10, R. F. — 11, Mouchoir élégant, plumetis et jours — 12, Écusson riche avec A. H. — 13 et 14, Parure au point de poste — 15, Entre-deux pour objet de trousseau — 16, *Étina* — 17, M. C. — 18, *Joanna* — 19, J. M. J. — 20, V. S. — 21 et 22, Parure de fillette, feston et plumetis — 23, T. C. — 24, Guirlande plumetis — 25, Garniture broderie anglaise ou plumetis pour jupon ou pantalon — 26 et 27, Parure au plumetis à broder sur mousseline — 28 et 29 Entre-deux — 30, M. L. enlacés — 31, *Maria* — 32, D. E. enlacés. — 33, C. J. — 34, Couronne pour coin de mouchoir — 35, *Cladie* — 36, Z. D. — 37, Garniture, point de poste ou broderie anglaise — 38, Garniture, plumetis et point d'armes — 39, Écusson avec E. S. — 40, *Léonie* — 41, L. M. — 42 Écusson avec *Amélie* — 43, Mouchoir de jeune fille, plumetis.

PATRONS.

44, E. N. R. avec couronne — 45, *Rose* — 46, *Georgette* — 47, G. L. H. — 48, A. J. — 49, Garniture — 50, B. M. — 51, Manche de chemise de femme — 52, *Valentine* — 53, Écusson avec D. L. — 54, Écusson avec E. L. — 55, Petite Garniture — 56, 57 et 58, Entre-deux — 59, *Stéphanie* — 60, *Claudine* — 61, Écusson avec A. F. — 62, *Claudie* — 63, Entre-deux — 64, *Amélie* — 65, *Isaure* — 66, Garniture — 67, *Édile* — 68, *Junie* — 69, Guirlande pour manche — 70, M. L. enlacés — 71, Écusson avec *Évelina* — 72, Manche de la robe d'enfant — 73, Coin de mouchoir — 74, Garniture — 75, Petite garniture — 76, Écusson avec N. G. — 77, Entre-deux — 78, A. C. avec couronne — 79, *Héloïse* — 80, Garniture — 81 à 84, Basquine de petite fille — 81, Devant — 82, Dos — 83, Petit côté du dos — 84, Manche — 85 et 86, Manche de peignoir — 87, Patron réduit au dixième d'un costume de bain de mer — 88, Croquis de la blouse — 89 à 91, Tablier de poupée — 89, Moitié du plastron — 90, Manche jockey — 91, Croquis du tablier — 92 à 94, Guêtre de poupée — 95 à 100, Écran orné de fleurs en cuir — 101 à 103, Poignée — 101, Patron de la poignée — 102, Dessin de tapisserie, destiné à la poignée — 103, Légende de ce dessin — 104, Bouton de rose, tapisserie — 105 à 109, Capeline, dite *Thérèse*, au tricot.

— Allons ! Jeanne, du courage,

Quand on n'a pas ce que l'on aime,
Il faut aimer ce que l'on a.

Ton frère est absent, mais Florence te reste ; aime-la assez pour essuyer ces larmes qui coulent un peu sans raison...

— Sans raison ! Comme tu as le cœur dur, Florence,

et que tu sais mal compatir à mon chagrin ! Mon frère est blessé, à deux cents lieues de moi, et il ne m'est pas permis de gémir, et je pleure sans raison !... Vraiment, tu es plus sévère que le Sauveur, qui avait pitié, lui, des affligés, leur parlait avec douceur et promettait de les consoler.

— Le même Sauveur disait aussi : « Bienheureux ceux qui souffrent persécution » Or, tu es une martyre, n'est-ce pas, chère Jeanne, et moi le bourreau ?

Endure tout avec patience, et le royaume des cieux t'appartiendra.

Tu souris, c'est bien heureux ! Parlons donc raison : je suppose que ton malheur soit beaucoup plus grand qu'il n'est...

— Alors seulement tu me permettras de répandre des larmes ?

— Ce n'est même pas bien sûr. Car, puisque « le péché est le seul mal qu'on guérit en le pleurant, et que partout ailleurs la douleur, loin d'être un remède au mal, est un mal qui l'augmente, » il vaut mieux, il me semble, ne pas se complaire dans cette tristesse, dans ce défaut de ressort, d'énergie que saint Jean Chrysostome appelle le *néant de l'âme*.

— Il faudrait me réjouir peut-être ?

— A ta place, je le ferais, et je bénirais la Providence, qui conduit bien toutes choses. Que voulais-tu, en effet ?

— Que mon bon frère sortit sain et sauf de cette bataille.

— Eh bien, admettons que cela soit, et qu'Henri ait miraculeusement bravé tous les dangers : serais-tu parfaitement heureuse ?

— Mais sans nul doute.

— Pas le moins du monde ; tu gémirais encore, disant : Il n'a point été atteint à Magenta, à Marignan ; mais aujourd'hui où est-il ? Grand Dieu ! serait-il blessé, prisonnier ? Et cette horrible incertitude te semblerait plus affreuse que la réalité, quelle qu'elle fût.

Ces tortures, Dieu te les épargne : une balle autrichienne a, dès le début de la campagne, mis Henri hors de combat ; mais sa blessure est légère, et dans deux mois il sera complètement rétabli. Deux mois de sécurité ! deux mois pendant lesquels notre capitaine est à M^{lle} Lan, entouré des soins d'une famille amie. Va, tu es une ingrate !

— Tu as raison, Florence ; aussi je vais essayer d'être plus aimable et de secouer mes idées noires. Mais que veux-tu, il y a des moments où c'est plus fort que moi : oh ! quand découvrirait-on des eaux pour les maladies de l'âme, comme il y en a pour celles du corps ? Que je dirais bien vite à maman : « Petite mère, pour cette année, n'allons pas à Trouville, ni à Vichy, ni même à Biarritz, que j'aime tant ; non, mais à... » Quelle belle statue je te ferais élever, *cara mia*, si tu pouvais mettre un nom après ce à !

— Mais, Jeanne, ces sources curatives, ces eaux merveilleuses, elles existent, elles sont à notre disposition, toujours près de nous ; c'est sans doute pour ce motif que nous les négligeons. C'est toujours l'histoire de cette amie de madame de Sévigné, dont les terres étaient voisines de Forges, et qui voulait aller aux eaux de Bourbon. Le médecin consulté répond, en homme consciencieux, que les eaux de Forges seront, plus que toutes autres, salutaires à la grande dame. Celle-ci se récrie bien fort : « Mais, monsieur, c'est folie ! jamais je ne guérirai à Forges, ce n'est qu'à dix lieues du château ! »

— Ne t'en déplaie, Florence, je suis moins déraisonnable que ta grande madame, et la preuve, c'est qu'en dépit de mon très-grand amour des voyages, je m'engage à ne pas franchir la grille du parc de tout l'été, si c'est là que je dois trouver la fontaine miraculeuse : je m'y abreuverai soir et matin ; et, dussé-je

la tarir, je ne me reposerais qu'après la guérison radicale. Combien de verres le matin ?

— Ne raille pas, méchante, car je parle sérieusement ; je connais trois remèdes à ton mal : la prière, le travail et l'oubli de soi-même.

— Et moi, je sais une quatrième source non moins efficace que celles-là. Te rappelles-tu, chère, un tableau d'Ary Scheffer, devant lequel longtemps nous sommes demeurées ?

— Tu sais bien qu'Ary est mon peintre de prédilection, et que toutes ses œuvres sont pour moi l'objet d'une longue et douce contemplation. Est-ce sainte Monique que tu veux dire ? Mignon aspirant au ciel ? ou bien faut-il choisir dans cette galerie de profils si suaves, si poétiques, qui s'appellent Marguerite à la fontaine, au rouet, à l'église ?

— Non, ce n'est pas cela, mais *l'Enfant pieux*, dont Goëthe a fourni le sujet à l'artiste : « Il y avait une fois un enfant dont la mère était malade ; et, ne pouvant sortir, elle lui donna de l'argent pour aller acheter son déjeuner. En route, il rencontra un pauvre vieillard qui lui demanda ce déjeuner. L'enfant le lui ayant donné, le vieillard devint un bel ange radieux, et, le prenant par la main, lui dit : « Cher enfant, la mère de Dieu t'accorde pour ton bienfait de guérir tous les malades que tu toucheras. » Alors l'enfant courut à la maison, et, ne pouvant parler de joie, se jeta au cou de sa mère, qui s'écria : « Que m'arrive-t-il ? » et fut guérie. »

— Eh bien, moi aussi, je suis guérie : ce n'est pas la main bénie d'un pieux enfant qui a opéré ce miracle : c'est l'affection d'une amie, la voix de sa douce raison, c'est toi, Florence, mon médecin et mon ange gardien ;

Qu'une parfaite amie est une douce chose !

— Que puis-je répondre à de pareilles exagérations ? J'ai bien envie de te comparer, tant pis pour toi si l'image n'est pas flatteuse, à ces têtes de caoutchouc dont la physionomie change sous la plus légère pression, et sur lesquelles on voit un doux sourire succéder brusquement à un regard de colère ou de tristesse.

— Alors, c'est ta faute désormais si je ne souris pas toujours, car je me remets entre tes mains afin que tu redresses mes défauts de caractère : liberté grande, crédit illimité te sont accordés à cet effet. Exerce sur moi toutes les pressions que tu voudras, non-seulement de légères, mais encore de fortes, de dures, de très-hautes, si tu le juges convenable. Mon front est soucieux, ma figure maussade : vite, une pression, et les plis aussitôt s'effaceront, et l'épanouissement succèdera à la mauvaise humeur. Je pleure sans motif sérieux : vite, vite, une pression, et voilà mes larmes séchées...

— Que tu es jeune, va !

— Tant mieux, puisque les jeunes arbres prennent facilement la direction qu'on veut imprimer à leurs branches.

— Et que tu es étourdie !

— C'est que je n'ai pas encore eu le temps de prendre le pli de la réflexion. Mais pourquoi ce nouveau reproche ?

— Parce que depuis le commencement de notre causerie, tu te livres aux douceurs du *far niente*, sans remarquer avec quelle ardeur j'achève une tâche.

che commencée, tâche dans laquelle il ne t'est pas venu à l'esprit de m'aider.

— C'est pourtant vrai, Florence. Comment rache-ter ma faute ?

— Cherche, et tout le mérite de cette belle action te reviendra.

— J'ai trouvé ! Je vais avec une attention profonde, une grande célérité, et dans le plus profond silence, travailler à l'achèvement de cet ouvrage, sans... — c'est là le grand mérite — sans te demander quelle en est la destination. Et pourtant, je suis bien intriguée : de petits carrés de toile...

— Je n'ai nulle raison de piquer ta curiosité et de faire mystère d'une chose connue. Tu sais bien, Jeanne, sous quelle inspiration les maires des différents arrondissements ont fait appel à la charité des femmes et des jeunes filles, demandant pour nos blessés d'Italie tout ce linge usé, inutile ici et si nécessaire là-bas. J'ai cherché celui dont je pouvais disposer, je viens de le tailler afin de l'effiler plus facilement, et je n'attends plus que ton concours pour le transformer en charpie.

— Oh ! Florence, la triste occupation !...

— Vite, vite, une pression, demoiselle Jeanne... A la bonne heure, je te reconnais maintenant, et je vais même t'embrasser ; tu es si gentille quand tu veux !

— Et surtout quand je travaille bien. C'est qu'il me tarde de donner à nos amies les explications que peut-être elles attendent. Allons ! mes doigts, encore plus d'agilité !

COTÉ DES BRODERIES.

1 à 6, ROBE D'ENFANT. Pour cette robe longue qui peut servir de robe de baptême, il faut 3 mètres de nansouk répartis de la manière suivante : pour la jupe, deux lés de 1 mètre 30 de longueur, et 40 centimètres pour le corsage.

Le numéro 1 se brode de chaque côté du devant de la jupe. Ces deux parties du tablier peuvent être très-rapprochées, ou bien séparées par une bande de 10 centimètres, en nansouk, plissée à petits plis disposés quatre par quatre. — Sur cette bande, tu peux placer 3 ou 4 nœuds de ruban blanc.

On pourrait répéter cette même disposition de plis sur le fond du tablier, c'est-à-dire sur la partie qu'entoure l'entre-deux, ce qui dispenserait de broder les guirlandes.

Ces guirlandes peuvent, au reste, se simplifier aussi, en supprimant les grandes feuilles qui entourent chaque bouquet.

Le numéro 2 est le plastron du corsage.

La manche est au numéro 72, du côté des patrons. Nous donnerons le mois prochain le patron du petit corsage et la manière de le monter.

Ce beau dessin pourrait également servir pour peignoir de jeune femme ou de jeune fille.

Il faut pour ce peignoir 5 mètres 50 de nansouk grande largeur (3 lés dans la jupe).

Le patron du corsage ne paraîtra qu'en août. La manche seule a pu trouver place sur la planche de ce mois.

Cette manche se compose d'un poignet, numéro 86, sur lequel on coud un bouillon, et qui se termine par la manche proprement dite, numéro 85 (côté des patrons).

Fronce le haut de la manche, fronce le bouillon, et couds à la fois sur le poignet, manche et bouillon. — Cela fait, fronce l'autre côté du bouillon, et couds-le sur le haut du poignet.

Cette manche est très-gracieuse exécutée en barège, en taffetas, aussi bien qu'en mousseline.

Brode donc le numéro 1 sur le devant de la jupe, qui diffèrera de la robe d'enfant en ce que celle-ci est fermée, et que le devant du peignoir doit rester ouvert. — Fais un ourlet au bord de l'entre-deux, et si tu veux donner à ce peignoir un cachet de suprême élégance, couds au bord de l'ourlet une ru- che de taffetas blanc : ce serait un beau souvenir à offrir à une amie qui se marie.

Les numéros 3 et 4 sont les entre-deux qui font suite à ceux du tablier, et que tu broderas le long du devant du corsage.

Le numéro 5 doit se broder sur le bord de la man- che.

Le numéro 6 est un petit entre-deux que tu peux placer entre le bouillon et la manche.

6 bis, *Eglé*, petite anglaise, plumetis.

7 et 8, CHEMISE DE FEMME. Le numéro 7 est le plas- tron, le numéro 8 la garniture du tour du cou. — Le patron de la manche est au numéro 51, du côté des patrons.

Ce plastron se brode sur la chemise même, qui est très-décolletée, et sans ouverture. La largeur du tour du cou permet de l'entrer facilement.

Ce dessin peut servir pour guimpe.

9, *Alice*, gothique, plumetis.

10, *R. F.*, anglaise ornée, plumetis.

11, COIN DE MOUCHOIR au plumetis ou en application avec jours.

12, ECUSSON, plumetis, avec *A. H.*, anglaise, plu- metis.

13 et 14, PARURE, point de poste et plumetis.

15, ENTRE-DEUX, pour layette ou pour trousseau, broderie anglaise, ou plumetis avec jours.

16, *Elina*, anglaise, plumetis.

17, *M. C.*, anglaise fleurie, plumetis.

18, *Joanna*, anglaise fleurie, plumetis.

19, *J. M. J.*, petite anglaise, plumetis.

20, *V. S.*, petite gothique, plumetis.

21 et 22, PARURE DE FILLETTE, plumetis.

23, *T. C.*, anglaise fleurie, plumetis.

24, GUIRLANDE, plumetis, pour poignet de manche de mousseline.

25, GARNITURE, broderie anglaise, pour pantalon, jupon ou taie d'oreiller.

26 et 27, PARURE à broder sur mousseline. Le bord est double, retenu en haut et en bas par un feston ; plumetis et cordonnet.

28 et 29, ENTRE-DEUX.

30, *M. L.*, enlacés, anglaise, plumetis.

31, *Maria*, anglaise ornée, plumetis.

32, *D. E.*, enlacés, anglaise riche, plumetis et point d'armes.

33, *C. J.*, anglaise, point de poste.

34, COURONNE, point de plume, pour coin de mou- choir.

35, *Cladie*, anglaise, point de poste.

36, *Z. D.*, anglaise unie, plumetis.

37, GARNITURE, broderie anglaise ou nouveau point de poste.

- 38, GARNITURE RICHE, plumetis, point d'armes et jours.
 39, Écusson, feston et plumetis, avec *E. S.*, anglaise, plumetis.
 40, *Léonie*, romaine, plumetis.
 41, *L. M.*, petite gothique, plumetis.
 42, Écusson, plumetis et point d'armes avec *Amélie*, romaine, plumetis.
 43, MOUCHOIR DE JEUNE FILLE, plumetis et point d'armes, ou feston et plumetis.

COTÉ DES PATRONS.

- 44, *E. N. R.*, avec couronne, anglaise, plumetis.
 45, *Rose*, anglaise fleurie, plumetis.
 46, *Georgette*, petite anglaise, plumetis.
 47, *G. L. H.*, anglaise ornée, plumetis.
 48, *A. J.*, anglaise riche, plumetis.
 49, GARNITURE, plumetis.
 50, *B. M.*, grandes capitales, feston.
 51, MANCHE de la chemise de femme dont la pièce est du côté des broderies.
 52, *Valentine*, petite anglaise, plumetis.
 53, Écusson, avec *D. L.*, feston et plumetis.
 54, Écusson avec *E. L.*, anglaise, feston et plumetis.
 55, PETITE GARNITURE, feston.
 56, ENTRE-DEUX, plumetis.
 57, ENTRE-DEUX, feston.
 58, ENTRE-DEUX, broderie anglaise.
 59, *Stéphanie*, anglaise, feston.
 60, *Claudine*, anglaise, plumetis.
 61, Écusson, plumetis, avec *A. F.*, enlacés, anglaise, plumetis.
 62, *Claudie*, anglaise, plumetis.
 63, ENTRE-DEUX, plumetis, feston et point d'armes.
 64, *Amélie*, anglaise ornée, plumetis.
 65, *Isaure*, anglaise unie, plumetis.
 66, GARNITURE, feston et plumetis.
 67, *Edile*, anglaise unie, plumetis.
 68, *Junie*, anglaise unie, plumetis.
 69, GUIRLANDE, plumetis.
 70, *M. L.*, enlacés, anglaise fleurie, feston et plumetis.
 71, Écusson avec *Évelina*, plumetis.
 72, MANCHE de la robe d'enfant du côté des broderies.
 73, COIN DE MOUCHOIR, plumetis.
 74, GARNITURE, feston et plumetis.
 75, PETITE GARNITURE, feston et plumetis.
 76, Écusson, avec *N. G.* enlacés, plumetis.
 77, ENTRE-DEUX, plumetis.
 78, *A. C.*, avec couronne, romaine ornée, plumetis.
 79, *Héloïse*, gothique, plumetis.
 80, GARNITURE FESTONNÉE.
 81 à 84, BASQUINE DE PETITE FILLE.
 81, Devant.
 82, Dos.
 83, Petit côté du dos.
 84, Manche.

Cette basquine en taffetas noir, doit être ourlée; en piqué, bordée à cheval d'un galon, ou à plat d'une garniture de velours comme celle de la gravure de modes.

La manche de cette dernière offre un revers qui

n'est point indiqué par le patron, celle que nous donnons étant plus jolie tout unie.

85 et 86, MANCHE du poignet dont il a été parlé dans l'explication des broderies.

Le numéro 86 est le poignet auquel est attachée la manche numéro 85. La lettre A du poignet doit être placée sur la lettre A de la manche, et cette manche doit être froncée entre les lettres A B, de manière à ce que la lettre B de la manche coïncide avec la lettre B du poignet.

La ligne C D indique dans le bas de la manche l'échancrure du devant, qui donne beaucoup de grâce.

Sur ce poignet se coud, comme nous l'avons déjà dit, un bouillon long de 70 centimètres, et haut de 21 centimètres au milieu, c'est-à-dire à la partie posée sur la lettre A; le bout, c'est-à-dire la partie posée sur la lettre B, n'a que 21 centimètres.

87, PATRON de costume de bain de mer réduit au dixième, pour femme ou pour jeune fille. Ce costume se compose d'une blouse ou d'un pantalon.

Le numéro 1 est le pantalon, échancré devant et en haut, comme celui que nous avons donné dans sa grandeur naturelle. Ce pantalon est fixé à la ceinture dont le numéro 2 est le devant, le numéro 3 le dos. Il ferme sur le côté aux lettres A.

Le numéro 4 est le devant de la blouse, attaché à sa partie supérieure au plastron ou *apiècement* numéro 6. Cette partie supérieure C D doit être froncée afin de se trouver réduite à la largeur de l'apiècement C D.

Le numéro 5 est la moitié du dos de la blouse, réuni au devant par les lettres G H, et attaché à l'apiècement numéro 7 par les lettres E F, indiquant le haut qui, comme celui du devant, doit être froncé.

Cette blouse est serrée à la taille par une ceinture de cuir.

Le numéro 8 est la manche, à moitié courte, qu'on peut border, ainsi que les apiècements, la blouse et le pantalon, d'un ruban de laine bleue ou rouge, posé à cheval, ou plissé en ruche à la vieille.

Ce costume doit être confectionné en tissu de laine noire ou blanche.

Le bonnet qu'on trouve chez tous les bonnetiers ou merciers est en toile cirée, bordé d'une ruche de la même couleur que la bordure de la blouse.

88, CROQUIS DE LA BLOUSE.

89, MOITIÉ DU PLASTRON d'un tablier de poupée dont le numéro 91 donne le croquis. La lettre A indique le milieu du plastron, la lettre B la partie qui doit fermer par deux boutons.

Le numéro 90 est la manche-jockey qui doit être froncée autour du plastron, à l'endroit indiqué par les lettres de repère : E sur E, B sur B, C sur C. — Les deux lettres F du jockey doivent être réunies et cousues à l'extrémité d'une fente pratiquée dans le tablier pour servir d'emmanchure.

Les parties comprises entre C F et B F sont cousues sur les deux côtés de la fente.

Ce tablier, dont il était inutile de donner le patron sur la planche, doit avoir 1 mètre de long, 24 centimètres de haut par derrière, et 22 seulement devant, étant un peu busqué devant.

Les fentes qui serviront d'emmanchures doivent avoir 3 centimètres et demi de haut, et se trouver à 27 centimètres du dos, laissant entre elles le devant large de 46 centimètres. Inutile de dire que ces fentes doivent être pratiquées dans la hauteur, et se trouver à 96 cen-

timètres et demi du bas du tablier; elles se prolongent jusqu'au haut.

91, CROQUIS DU TABLIER DE POUFÉE qu'on peut festonner ou ourler.

92 à 94, GUÊTRE DE POUFÉE. Les lettres de repère indiquent la manière de réunir le premier côté (numéro 92) au deuxième (93), et le premier côté à la bande garnie de boutonnières (numéro 94).

95 à 100, ÉCRAN de chêne orné d'un camélia en cuir, imitation de bois sculpté.

Le camélia se compose de cinq rangs de pétales qu'on enfle les uns dans les autres, en alternant les pétales.

Enfile d'abord dans un fil de laiton une perle de bois qui va servir de cœur.

Prends le n° 97, enfonce la boule à l'envers dans chacune des deux parties.

Avec les doigts, roule les bords, et rapproche les deux côtés de manière à cacher la perle que tu enfiles au milieu de ce premier rang.

Prends le n° 96, fais au milieu de chaque pétale une nervure profonde en procédant de la manière suivante: prends le pétale en-dessous, entre le pouce et le médium et appuie l'index dessus.

Quand les trois pétales sont ainsi nervés, enfle la perle dans ce rang que tu tournes à l'envers, de manière qu'en rapprochant les pétales pour couvrir le cœur, ils se retrouvent à l'endroit.

Même opération pour les autres rangs, avec cette seule différence que ceux-ci doivent être enfilés à l'endroit.

Fais deux rangs comme le n° 96 et trois comme le n° 95.

Roule autour du fil de fer une bande étroite de papier couleur bois.

Nerve les feuilles comme tu l'as déjà fait plus d'une fois.

Attache un laiton à l'extrémité de chaque feuille et recouvre de papier; le n° 100 donne le croquis du camélia placé au milieu d'un écran.

Cet écran est en bois de chêne que tu recouvres de la teinture dont tu t'esers pour les fleurs et les feuilles; sur les bords, colle une petite dentelure que tu trouveras toute préparée chez madame Beaussier.

101 à 103, POIGNÉE pour prendre sans se brûler une bouilloire ou une cafetière.

Le numéro 101 est le patron de la poignée que tu dois faire en tapisserie, te servant, si tu le veux, du dessin numéro 102.

Quand la tapisserie est terminée, tu la doubles de ve-lours, et tu bordes avec une petite torsade quelconque. Les lettres A, indiquent le point de réunion des deux côtés.

103, EXPLICATION DES NUANCES DE LA TAPISSERIE, numéro 101.

104. BOUTON DE ROSE, à broder au point de tapisserie sur des carreaux en tricot, destinés à faire un tapis.

Pour ce tapis, dont tu peux à volonté faire un couvre-pieds d'enfant, il te faut deux aiguilles de bois d'un centimètre et demi de circonférence, et de la laine Saxe (5 fils) de deux nuances, l'une blanche et l'autre bleue, par exemple; 50 grammes suffisent pour une bande de 1 mètre de long.

Monte 20 mailles en laine blanche et tricote ces 20 mailles comme si tu faisais une jarretière — fais 20

rangs — casse la laine bleue et prends la laine blanche — fais encore 20 rangs — casse la laine blanche et prends la laine bleue — fais 20 rangs — ainsi de suite jusqu'à ce que la bande ait atteint la longueur que tu veux donner au tapis ou au couvre-pieds.

La deuxième bande se fait absolument de la même manière, avec cette seule différence que tu commences par la laine blanche et non plus par la laine bleue comme tout à l'heure, afin de pouvoir alterner les carreaux, en les réunissant par un sujet, à l'envers, quand ces bandes sont tricotées.

Même opération pour les autres bandes dont les carreaux doivent être également alternés; sur les carreaux blancs, brode le petit bouton de rose au point de tapisserie comme si tu opérâis sur du canevas; le point de tricot se prête très-bien à ce travail.

Autour du tapis, tu peux mettre des glands ou une frange dont nous donnerons l'explication le mois prochain.

105 à 109, CAPELINE dite *Thérèse*. Prends deux aiguilles en bois de 3 centim. de circonférence, — des écheveaux de laine blanche et de laine bleue, pesant ensemble de 80 à 90 grammes au plus, à 24 fr le kilo.

La *Thérèse* se compose de deux parties: un capuchon et une seconde partie qu'on peut appeler *bavolet* ou *pèlerine*.

105, *Capuchon*. — Monte 80 mailles avec de la laine bleue, et comme si tu faisais une jarretière, — tricote 32 aiguilles (16 tours à l'endroit, 16 à l'envers).

Casse la laine bleue, — ajoute-s-y la laine blanche, — tricote 12 aiguilles.

Casse la laine blanche, — prends la laine bleue et tricote 12 aiguilles.

Casse la laine bleue, — prends la laine blanche et tricote 44 aiguilles, — casse la laine blanche.

106, *Pèlerine*. — Monte 120 mailles avec de la laine bleue, — tricote 32 aiguilles (16 tours à l'endroit et 16 à l'envers, comme pour le capuchon).

Casse la laine bleue, — ajoute-s-y la laine blanche, — tricote 12 aiguilles.

Casse la laine blanche, — prends la laine bleue, — tricote 12 aiguilles.

Casse la laine bleue, — prends la laine blanche, — tricote 44 aiguilles, — casse la laine blanche.

Cette seconde partie ne diffère donc de la première que par le nombre de mailles; le nombre et la disposition des rangs sont exactement les mêmes.

Il s'agit maintenant de monter la *Thérèse*. Prends le capuchon, replie-le en deux, dans le sens des bandes, c'est-à-dire de manière à réunir les côtés A B (A sur A et B sur B). Cette réunion se fait avec une aiguille enfilée de laine blanche.

Quand tu as ainsi joint le dessus bleu et la doublure blanche, tu fronces de manière à former le fond du capuchon que tu fermes par un surjet fait à l'envers.

Prends la *pèlerine*, — plie-la de même dans le sens des bandes du tricot.

Avec une aiguille enfilée de laine blanche, réunis comme précédemment le dessus bleu à la doublure blanche (C sur C et D sur D).

Il faut de plus froncer les deux côtés de manière à les arrondir et à ramener au C la pointe marquée d'une *, et au D celle qui est marquée d'un X, comme l'indique la figure numéro 107.

Par un surjet, réunis la *pèlerine* au bas du capu-

chon, numéro 108, en ayant soin d'accorder les bandes du capuchon avec celles de la pèlerine.

Ne te tourmente pas de la petite *bosse* (pardon si le mot n'est pas technique) que tu remarques de chaque côté de la pèlerine, fais quelques points pour arrêter les plis, et tu la verras disparaître.

Enfin, achète 2 mètres 50 de ruban bleu à 50 centimes le mètre. — Forme-s-en deux nœuds que tu couds au fond du capuchon, l'un au-dessus de l'autre, pour cacher le surjet.

Couds à plis ronds sur le surjet qui réunit la pèlerine au capuchon, le reste du ruban. — Les bouts servent à nouer la *Tuêlèse*, dont le croquis est au numéro 109.

MODES.

Procédons maintenant à la description de quelques toilettes de deuil, afin de remplir la promesse faite à nos amies, le mois dernier.

Pour grand deuil :

Robe et châle de mérinos, chapeau de crêpe tendu, long voile, col et manches en crêpe uni.

Robe d'alpaga à deux jupes garnies d'un haut biais de crêpe anglais; même garniture aux manches et à la confection; col et manches de crêpe uni ou brodé; capote de crêpe, voile rond orné d'une ruche.

Robe de barège à deux jupes : la première couverte jusqu'à la hauteur de la seconde de six petits volants; celle-ci unie; corsage froncé; manches bouillonnées; mantelet de barège à deux volants, ou châle garni d'une ruche à la vieille; col de dentelle ou de guipure noire; capote de tulle bouillonné.

Robe de grenadine à douze volants bordés à cheval d'un étroit ruban noir; corsage demi-décolleté avec fichu montant; chapeau de crin noir avec aigrette sur le côté.

Pour demi-deuil :

Robe de taffetas gris chiné avec semé de fleurettes noires; jupe unie ornée dans le bas d'une haute ruche de taffetas noir plissée à la vieille; corsage rond et montant; ceinture à boucle d'acier; col et manche de mousseline unie ou brodée d'un semé en cordonnet noir; châle de Chantilly; chapeau de paille de riz avec traverse de ruban noir brodé de fleurettes blanches; sur le côté, touffes de roses de soie noire.

Robe de gaze de Chambéry, quadrillé mauve et blanc; jupe ornée de six volants montés avec tête et ourlés, corsage à pointe, écharpe pareille à la robe; capote couffée en crêpe mauve avec gros choux sur le sommet de la passe; col et manche en guipure d'Irlande.

Robe de mousseline de soie brochée, fond blanc semé de pois lilas; jupe unie, ceinture à longs bouts; châle pareil à la robe; chapeau de tulle malines, bouillonné, couvert d'une voilette également en tulle malines, retenue sur le côté par deux épingles de jais.

Robe d'organdi blanc, à deux volants ornés de garnitures tuyautées; châle d'organdi ou de mousseline avec large ourlé surmonté d'un entre-deux de guipure; chapeau de crin blanc, avec touffes de roses blanches sur le côté.

Ces toilettes, avec de légères modifications, peuvent servir en toute circonstance, aussi n'ajouterons-nous rien à cette nomenclature.

Les robes de mousseline brochée, avec petit châle pareil, sont ce que nous avons vu chez Gagelin de plus nouveau et de plus charmant; fond blanc ou

gris avec semé de gros pois de toutes couleurs. — Les bouquets, les taffetas Pompadour sont beaucoup plus mignons que ceux de l'année dernière; les rayures ont changé leur direction : de transversales, elles sont devenues verticales, les unes très-étroites, de deux couleurs, les autres aussi larges qu'un ruban, celles-ci exclusivement réservées aux dames.

Pour la campagne et les bains de mer, rien de mieux que les robes de Nankin, de toile de l'Inde, de Vichy et les piqués pour lesquels est unanimement adoptée la forme dont nous parlions en juin, sous la dénomination de robe *fourreau* ou *tunique*.

A propos de bains de mer, signalons les charmants petits tabliers que madame Legras fait en ce moment pour nos babys, et qui protègent la robe ou la blouse tout en donnant à l'enfant un petit air coquet qui attirera les regards de toutes les mères sur les plages de Trouville ou de Biarritz; ils sont en toile de lin, grise, brodés de soutache rouge d'une nuance très-solide qui résisterait à vingt blanchissages. Nos amies trouveront sur la planche du mois d'août un patron tout dessiné. Madame Legras tient à la disposition de celles dont l'impatience ne saurait attendre un mois, ces tabliers tout préparés, taillés et dessinés.

Elle choisiront en même temps, dans la même maison, des travaux pour leur été : la capeline ou le tapis de table expliqués plus haut, et qu'on peut si facilement tricoter tout en se promenant, en voiture, en chemin de fer; ou bien encore un de ces petits coussins créés pour nous et dont on commence à voir un peu partout des contrefaçons déplorables : bouquets de violettes, touffes de pâquerettes, treillage avec guirlande de lierre et roses des haies, tout cela merveilleusement bien brodé en soie, au passé, et dont on n'a plus qu'à remplir le fond; des canevas colorisés qui sont une charmante et très-utile invention : les bouquets, les semés, les dessins turcs ou algériens, au lieu d'être simplement indiqués par des contours noirs, sont colorisés sur ces nouveaux canevas; de sorte qu'au lieu de compter et de se préoccuper des nuances, il n'y a qu'à recouvrir la partie colorisée de laine de même couleur : le rose sur le rose, le vert sur le vert, etc. Ces canevas rendront de grands services aux vœux affaiblies de nos grand-mères, à nos petites sœurs, bien ennuyées souvent de toujours faire des fonds d'une seule couleur, et à nous-mêmes à qui ne déplaît jamais une simplification de travail; les dessins indiens dont le vide-poche donné en novembre dernier, était un échantillon; enfin, les châles de grenadine brodés comme ceux de taffetas ou de cachemire, nouveauté si fraîche que vous n'en verrez point encore dans les étalages des maisons de nouveauté qui les réservent exclusivement à leur clientèle élégante; le secret est dévoilé, profitez-en, chères amies, et brodez vous-mêmes un de ces petits vêtements auxquels est promis un succès de longue durée.

Une nouveauté *non moins fraîche*, une vraie primeur, ce sont les fruits de madame Beaussier : groseilles blanches, rouges, mûres sauvages, et surtout des raisins, les plus appétissants du monde, depuis le petit raisin de Corinthe jusqu'aux grains oblongs, énormes, qui rappellent ceux de la terre promise : quelques-uns de ces derniers, cachés dans des flots de tulle, sont un des plus jolis ornements des chapeaux de madame Durocher.

Pour chapeau de jeune fille, les touffes de pâquerettes, dites *mères de famille*, sont charmantes.

Terminons enfin par quelques renseignements relatifs à la lingerie, recueillis chez madame Gillard, occupée en ce moment au trousseau d'une de nos amies, trousseau simple et charmant, dont nous donnerons la description.

Pour demi-toilettes, les cols sont en batiste, ainsi que les poignets de la manche de mousseline.

Pour visite, manche de mousseline terminée par un entre-deux brodé, garni de valenciennne tombant sur la main.

Manche de tulle formée de deux bouillons avec poignet large n'arrivant qu'à l'avant-bras, et dans lequel est passé un ruban avec nœud.

Manche formée d'entre-deux brodés, alternant avec des bandes de mousseline bouillonnée ou plissée.

Enfin, une manche très-élégante composée d'un bouillon de mousseline orné de la manière suivante : un poignet de valenciennne terminé par une petite dentelle; de ce poignet partent des pattes (petit entre-deux entouré de valenciennne) qui montent jusqu'au milieu de la manche sur laquelle elles sont cousues.

Les guimpes sont plissées avec entre-deux et ruches autour du cou, ou bien brodées en pointe comme celle que nos amies trouveront sur la planche d'Août.

Sur les robes décolletées, des fichus ou des pèlerines en étoffe pareille à la robe, avec garnitures tuyautées; ou bien en nansouk, en mousseline, en tarlatane, garnis d'entre-deux ou de médaillons.

Toutes les broderies sont en ce moment légères, délicates, comme celles de nos planches.

Les bonnets et les coiffures n'ont jamais été plus variés ni plus coquets; barbes de dentelles avec

touffes de fleurs, tulle bouillonné, torsade de velours noir, cache-peigne au filet en ganse de soie de toutes couleurs.

Les voilettes sont petites, rondes, en tulle moucheté ou en crêpe de la nuance du chapeau, avec ruche ou garniture tuyautée.

Les ombrelles sont en moire recouvertes de chantilly, pour dame, et de mousseline brodée pour jeune fille.

EXPLICATION DE LA GRAVURE DE MODES.

1^{re} Toilette de jeune fille. — Robe et écharpe de mousseline; jupe unie avec haut ourlet; corsage plat, rond et montant; double boucle d'acier; manches pagodes; col et sous-manches de mousseline. — Chapeau de paille de riz, rose sur le côté, bouton de rose dessous. — Ombrelle de moire blanche.

2^e toilette. — Robe et basquine de poil de chèvre bordée d'un ruban posé à cheval; manches à larges revers. — Capote de crêpe avec chou de taffetas découpé sur le côté.

Toilette de petite fille. — Robe et basquine de piqué, bordée d'un haut biais de velours; manches à revers, également bordées de velours; col et sous-manches de nansouk. — Chapeau de paille d'Italie orné dessus et dessous de flots de velours étroits.

EXPLICATION DE LA PLANCHE DE TAPISSERIE.

1 et 2, SEMÉS de petits bouquets *perse* destinés à faire le fond d'un meuble, chaise, fauteuil, prie-Dieu, coffre à bois, ou d'un tapis de table.

3, BOUQUET ET GUIRLANDE. Le bouquet seul ferait un très-beau milieu de chaise, de coussin ou de sac de voyage. Avec la guirlande, il serait convenable pour fumeuse; ou bien, exécuté sur de gros canevas, pour le milieu d'un tapis de foyer.

EXPLICATION DU RÉBUS DE JUIN : Les trompeurs sont souvent trompés.

RÉBUS



Paris. — Typ. Morris et Comp., rue Amelot, 64.



Gauguin

Colonne et Chapelle de la Salubrité et de la Santé

A. Portier

Journal des Demoiselles

Paris, Boulevard des Italiens.

Ayuntamiento de Madrid

27^e année, Juillet 1859

Amsterdam, Deutscher Verlag, Rue de la Caserne, 101, Paris, de Cologne

N° 171.

Amsterdam, Deutscher Verlag, Rue de la Caserne, 101, Paris, de Cologne

